

*LA NOUVELLE*  
**RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

**LOUIS GARDET**  
Islam et chrétienté



**MARCEL-RAYMOND**  
Les derniers jours  
du Frère Marie-Victorin



**RICHARD PIRQUET**  
La grande tâche  
du Président Roosevelt



**Novembre**

**Volume III, No 8**

**MONTREAL**  
1944

# LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau  
Claude Hurtubise

## Sommaire

LOUIS GARDET . . . . .	Islam et chrétienté	449
MARCEL-RAYMOND . . . . .	Les derniers jours du Frère Marie-Victorin	465
PIERRE PETEL . . . . .	Mal d'enfant	468
ROBERT CHARBONNEAU . .	Fontile (II)	470

## CHRONIQUES

### La musique

HENRI ROVENNAZ : Les concerts du Plateau

### Les livres

PIERRE DANSEREAU : *Le Jeu retrouvé* par Marcel Raymond

CLAUDE FORGET : *Vent du large* par Jean-Louis Gagnon

BERTHELOT BRUNET : *M. Bordeaux et son école — Le chemin des écoliers*

— *L'art du théâtre* par Henri Ghéon

### La politique

RICHARD PIRQUET : La grande tâche du Président Roosevelt

---

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable  
par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.  
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

---

Novembre 1944, Vol. III — Numéro 8

Le numéro : 25 cents

# LA NOUVELLE RELEVÉ

Novembre 1944

Vol. III — Numéro 8

## ISLAM ET CHRÉTIENTÉ

(En guise de préliminaires à des contacts futurs)

### I

#### *A la mesure du monde*

C'est grâce aux ferments évangéliques qui l'activent et l'informent — même si elle les ignore en tant que tels — que notre civilisation occidentale moderne a pu drainer et développer d'authentiques richesses humaines. Et c'est à ces ferments, en définitive, qu'elle a dû de trouver en elle-même la volonté de lutte et de victoire, jusqu'à l'héroïsme compris, contre la froide et païenne barbarie des totalitarismes négateurs de l'homme.

L'âge de culture où nous entrons connaîtra-t-il encore une chrétienté de diaspora, où les valeurs évangéliques n'animent la cité et ne progresseraient en influence, que continuellement parasitées, comme elles le furent depuis quatre siècles, par de fausses notions de l'homme et de son destin<sup>1</sup> ? Ou connaîtra-t-il, cet âge de culture, des structures politico-sociales authentiquement et « vitalement » chrétiennes, — faisant au surplus à toutes les communautés légitimes leur place dans l'ordre temporel ? Cela, croyons-nous, dépendra avant tout des chrétiens eux-mêmes.

C'est-à-dire : de la *présence* des chrétiens aux besoins de l'époque, du sens fraternel avec lequel ils sauront assumer les besoins de leurs frères. De leurs frères de chrétienté (je veux dire : des pays qui ont vécu de la sève chrétienne, même s'ils semblent l'avoir oublié

(1) C'est par ce mélange d'efficiencé pour le vrai et d'inhibition par l'erreur que peut se définir le drame auquel aboutissait, sur le plan même de l'organisation de la cité, l'âge moderne. Cf. Jacques Maritain, *Principes d'une politique humaniste*, New York, éd. de la Maison Française, p. 33 et *passim*.

ou renié), de leurs frères d'au dehors de la chrétienté aussi, les grandes masses d'hommes d'Extrême-Orient ou des pays d'Islam.

Car un nouvel âge chrétien, un nouvel humanisme chrétien ne peut être pensé et vécu qu'à la mesure même des besoins du monde. Cela suppose, sur le plan culturel et humain, la prospection de terres restées ignorées ou presque. C'est l'une de ces prospections nécessaires dont je voudrais dire ici quelques mots, ou plutôt : dont je voudrais simplement marquer quelques conditions préalables.

### *Présence de l'Islam*

Le monde de l'Islam est fort mal connu de l'ensemble du public occidental. Quelques idées sommaires, — une radicale et quelque peu méprisante opposition, ou, au contraire, quelques sympathies, voire engouements irraisonnés.

Les érudits et savants analysent les traditions, la pensée, la littérature, les arts de l'Islam, et son évolution actuelle. Quelques noms seuls émergent et sont recueillis hors du cercle spécialisé. Je ne crois pas que le public même des nations qui, comme la Grande-Bretagne ou la France ou la Hollande, se trouvent avoir charge d'âmes de pays musulmans, je ne crois pas que ce public ait eu dans son ensemble vraiment souci de prendre un réel contact avec les problèmes de l'Islam. Les pays ou communautés musulmanes rentrent dans les vues générales des politiques coloniales ou économiques, — bien rares sont les efforts poursuivis pour repenser les problèmes musulmans sur leur plan à eux, et les comprendre selon leur lexique propre.

Plus profondément encore : je ne crois pas que le peuple chrétien de nos jours ait grand souci des questions posées à sa foi par le fait même de l'Islam. Ce triomphe si rapide de l'Islam au VII<sup>e</sup> siècle, qui, en cent ans juste, 632 (mort de Mahomet)-732 (bataille de Poitiers), transforma en pays musulmans, de Syrie en Espagne, des terres qui avaient été pendant des siècles pays de chrétienté. Le rapide développement qui suivit, de la culture et de la civilisation arabo-musulmane; les indéniables échanges culturels que connut notre moyen âge entre Islam et Chrétienté, par le truchement des royaumes francs de Syrie-Palestine, par la Sicile, et surtout l'Andalousie musulmane. Puis, le long sommeil, la longue stagnation des pays d'Islam sous la direction de l'Empire ottoman, leur isolement loin du monde occidental durant ces siècles de l'âge moderne, où l'humanisme chrétien connut la tragique brisure du repli anthropocentrique, et sur le plan économique et social, la recherche de l'utile poursuivi comme une fin. Le renouveau actuel du monde musulman enfin, la *nahdha*

(renaissance) de Proche-Orient qui, sans rien renoncer de ses principes propres, accueille les influences occidentales, celles surtout de l'Occident déchristianisé, un peu comme les Empires des Califes accueilleraient jadis les influences de la Grèce et de l'Iran.

Cet ensemble de faits historiques — et le détail en serait combien plus éclairant encore ! — pose à la conscience chrétienne, à la conscience des chrétiens de tous pays, si éloignés soient-ils des pays musulmans, un problème qu'ils ne sauraient éluder sans être infidèles à leur vocation. Se pencher sur le fait de l'Islam dans toute sa complexe teneur ne saurait être, pour le nouvel âge d'humanisme chrétien que nous attendons, un superflu inutile. Des tâches plus urgentes nous sollicitent sans doute. Mais ces tâches urgentes, centrées sur nos terres de chrétienté, ne sauraient être intégralement accomplies si ne s'y trouve incluse une réponse aux questions posées par les peuples d'autres cultures et d'autres traditions.

## II

Nous verrons tout à l'heure combien s'avère à l'ordre du jour une prise de contact sur le plan culturel. Mais pour en comprendre les données et les conditions, nous devons nous interroger tout d'abord sur l'état présent des pays d'Islam.

Je ne puis songer à broser ici un tableau d'ensemble<sup>2</sup>. Les remarques qui vont suivre, sommaires et limitées, n'ont d'autre but que de souligner tel ou tel aspect politico-social, particulièrement important, semble-t-il bien, dans le climat historique de l'époque. Les ignorer conduirait à de singuliers contre-sens.

### *Le monde de l'Islam*

A l'heure actuelle, de 300 à 320 millions d'âmes, ce bloc de terres d'un seul tenant, qui part du Maroc et se prolonge jusqu'à l'Inde et l'Insulinde, commence à la partie sud de l'U. R. S. S. pour s'avancer au cœur de l'Afrique noire. Barrière et lien tout à la fois entre l'Europe et l'Extrême-Orient, entre l'Europe et le Centre-Africain. Routes de trafic maritime, terrestre, aérien, canal de Suez et route des Indes. Richesses agricoles, gisements miniers. Et voici, en la citadelle religieuse et historique du monde musulman, je veux dire la

(2) Le lecteur peut se reporter à *Situation de l'Islam* par Louis Massignou, Paris, Geuthner 1939. Cf. aussi notre étude sur la *Communauté musulmane*, ap. *Économie et Humanisme*, 1942.

péninsule arabe, la découverte de gisements pétrolifères : des peuples et groupes de peuples depuis des siècles enfermés en eux-mêmes ne vont-ils pas être demain un enjeu de choix pour les compétitions économiques internationales ?

Le monde de l'Islam, *dâr al-Islâm* : si l'on y regarde de près, une marqueterie de peuples, de races, de langues. Car sur ces 300 ou 320 millions de musulmans, on ne peut guère compter plus de 12 ou 13 millions d'Arabes purs, et 38 ou 40 millions d'arabisés et arabophones. Les masses musulmanes numériquement les plus importantes sont les masses hindoues (dans les 80 millions), malaises (plus de 50 millions), et peut-être chinoises.

#### *Multiplicité des nations musulmanes modernes*

Le fait politique le plus marquant de ces dernières années est l'effort des pays musulmans, surtout ceux des bords du Nil, de Proche et Moyen-Orient tout d'abord pour conquérir l'indépendance politique, puis pour s'équiper à l'occidental. Cet équipement parfois se borne à l'apport proprement technique des découvertes modernes, et les structures du pays restent fidèles à une « théocratie laïque » qui entend puiser ses principes et ses cadres dans les données juridico-religieuses du Coran, des *hadith* (traditions du Prophète Muhammad) du droit musulman : ainsi le Royaume sa'oudite d'Arabie. Mais le plus souvent ce sont les structures occidentales proprement politiques dont s'inspirent les pays musulmans. Sans parler pour l'instant de la Turquie, il est à noter que les pays de Proche-Orient, arabes ou fortement arabisés, dont l'indépendance politique, plus ou moins complète, va de pair avec la sujétion économique, s'organisent en parlementarismes modernes : royautes constitutionnelles à la mode anglaise d'Egypte ou d'Iraq, républiques parlementaires de Syrie et Liban. C'est en ce sens aussi que n'a cessé d'aller l'Iran, et la présence et l'influence de l'U. R. S. S. pose ici de nouveaux problèmes.

D'autres groupes de peuples ou de pays, colonies, protectorats, se trouvent intégrés dans des ensembles impériaux dominés par une nation européenne, France, Grande-Bretagne, Hollande. Et ces groupes sont de beaucoup les plus nombreux, si l'on songe surtout aux Indes britanniques et à la Malaisie néerlandaise. Deux voies semblent diversement les attirer : ou la recherche d'une autonomie la plus large possible, en attendant mieux, ou un effort pour s'intégrer à égalité avec la nation dominante dans l'ensemble impérial. En tout cas, là encore : découpages politiques plus ou moins radicaux au sein du *dâr al-Islâm*.

Le fait est indéniable. A travers les anciens empires politico-

religieux des Califes, qui toujours avaient, en principe du moins, tendu à l'unité, le sens moderne des nationalités dessine des frontières temporelles. Sans doute, au temps des Califes aussi, les diversités étaient grandes : Califat de Cordoue contre le Califat de Bagdad, Califat fatimide (hérétique) du Caire, et l'invasion des Mongols, et la multiplicité des sultanats, royautes, principautés, dont la dépendance à l'égard des Califes n'était guère que nominale. Mais il restait le principe admis de l'unité politique de l'Islam. C'est le *jus religionis* qui faisait la nationalité. De nos jours, voici au contraire un nationalisme égyptien, un nationalisme syrien, un nationalisme irakien, un nationalisme iranien, etc. . . , fondés cette fois sur le *jus loci*. Situation nouvelle, qui ne peut que rendre les peuples d'Islam plus perméables à maintes influences occidentales.

Il reste que ces nations musulmanes, politiquement, militairement, techniquement, sont faibles. La plus peuplée et la plus évoluée, l'Égypte, avec ses 18 ou 19 millions d'habitants, compte bien 14 ou 15 millions de fellahs, pauvres, ignorants, misérables, au standard de vie très bas. Toutes sont économiquement dominées par les ingérences plus ou moins manifestes des grandes puissances mondiales. Aussi depuis longtemps des tendances unionistes pan-arabes, particulièrement ardentes à l'heure actuelle, se font-elles jour, qui aspirent à grouper dans une même unité politique, ou fédérale ou unitaire, les pays de Proche-Orient, et d'autres encore. Tendances protégées à l'ordinaire par la Grande-Bretagne, qui en fait l'un des pivots de sa politique économique méditerranéenne; tendances qui échouent à s'organiser concrètement toutes les fois que dominant des facteurs proprement politiques au sens moderne du mot, mais qui reprennent leur virulence chaque fois que cette aspiration à l'unité politico-raciale avoue son vrai principe de cohésion, essentiellement islamique.

#### *Unité politico-religieuse de l'Islam*

Car ces nationalismes modernes, tout fondés qu'ils soient sur le *jus loci*, loin de s'entredéchirer comme les anciens Califats rivaux, font entre eux fort bon ménage. Les rivalités et jalousies intestines, qui sont vives, savent abdiquer devant des revendications communes, enracinées avant tout en un sentiment de solidarité musulmane. On voit même, ce qui ne s'était jamais produit encore, cette solidarité surclasser de fort anciennes oppositions, et unir l'Iran shi'ite (hérétique) à l'ensemble « orthodoxe » ou sunnite du reste de l'Islam<sup>3</sup>.

(3) En Islam, où n'existe pas de magistère spirituel suprême, la notion d'orthodoxie ne recoupe aucunement la notion chrétienne correspondante. On peut

En effet, à la faiblesse évidente de chaque nation musulmane moderne (et cela resterait vrai de l'éventuel bloc pan-arabe lui-même) répond, comme un facteur psychologique puissant, la vigueur du sentiment islamique qui les unit. Une unité de culture et de comportement dans la vie de chaque jour, des modes de penser et de sentir communs s'affirment : centrés sur le Coran et les « sciences religieuses » qui s'y rattachent, conscients d'un passé de quatorze siècles, et de l'appartenance, par-dessus les frontières récentes, à l'unique communauté, l'unité nation (*umma*) musulmane. Car ce lien du Coran et des traditions religieuses n'est pas que religieux au sens où nous entendons, nous, habituellement ce mot : il est à la fois religieux, politique, juridique. Théocratie laïque, fondée sur une parole « révélée » une fois pour toutes, sans magistère spirituel proprement dit, mais qui ne tend à rien moins qu'à vouloir organiser la société terrestre tout entière. Le Calife n'est aucunement le « Pape de l'Islam », il n'a aucun pouvoir spirituel propre. Il est le chef temporel de la Communauté, représentant du Prophète, chargé de faire respecter sur terre « les droits de Dieu et les droits des hommes », c'est-à-dire les lois politiques et religieuses données en un seul bloc par le Coran, « parole incréée d'Allâh », disent les sunnites orthodoxes.

A vrai dire, cet Etat musulman type resta toujours en Islam un idéal historique. Age d'or idéalement reporté dans le passé au temps des seuls quatre premiers Califes, les « bien dirigés », avant l'an 37 de l'Hégire. Dans le concret, l'Empire umayyade emprunta à Byzance le plus clair de ses traditions gouvernementales; l'Empire abbasside fut une autocratie où dominaient les influences de Byzance encore et surtout de la Perse des Grands Rois; l'Empire ottoman fut d'organisation et de gouvernement militaires. Et voici qu'en 1924 l'institution même du Califat fut supprimée par Kemal Atatürk et la grande Assemblée Nationale d'Ankara. Les tentatives de restauration, dont l'espoir n'est pas abandonné, sont restées à l'état de pures velléités; et

---

ependant considérer comme « orthodoxe » l'ensemble de l'Islam sunnite (actuellement plus des 9/10), centré sur le Coran et la *Sunna* ou « coutume » du Prophète. En face de lui, deux groupes « hérétiques » : 1) le shi'isme (religion officielle de l'Iran, quelques communautés hindoues, irakiennes, etc...), attaché à la suprématie absolue, voire divine, de la famille de 'Ali, gendre du Prophète de l'Islam; 2) le kharijisme (Mزاب algérien, île Djerba sur la côte tunisienne, etc...) substituant aux cadres musulmans habituels une organisation ecclésiastique de structure particulière. Les divergences de croyances et de mentalité entre ces trois groupes sont profondes. C'est la question du Califat et de ses conditions de légitimité qui, en l'an 37 de l'Hégire, à la bataille de Suffin, consumma cette division. — Il y a quelques années des liens de famille se sont noués entre la royauté sunnite d'Égypte et la royauté shi'ite d'Iran. Et les « réformistes » actuels rêvent d'une unification de l'Islam sur la base des traditions muhammadiennes. Ainsi Rashîd Ridhâ, *Le Califat ou L'Imâma suprême*, éd. arabe du Caire, p. 105, trad. franç. de H. Laoust, *Mémoires de l'Institut français de Damas*, 1938, p. 178.

les simples projets de Congrès régulièrement convoqués ou de Conseil suprême, n'ont pas encore abouti. — Cependant, il n'y a pas de doute que la revendication de l'Etat idéal musulman resta et reste toujours chère au cœur des « savants en sciences religieuses »; elle imprégna et imprègne les mentalités, et n'est pas sans rejaillir dans une certaine mesure sur le climat politique lui-même.

### *Ambivalence actuelle*

On aurait pu croire que la division du *dâr al-Islam*, de la « maison », du monde de l'Islam, en nations modernes allait porter le dernier coup au vieux rêve théocratique. Et de fait, parmi les quelques intellectuels musulmans les plus imprégnés des méthodes occidentales, une tendance se fait jour, non seulement pour organiser, mais pour *penser* l'organisation de chaque pays en valeurs de nationalisme moderne. L'Islam y représenterait les « valeurs spirituelles », comme ailleurs le christianisme. Affaire de croyance intime et de conscience. Ainsi l'entend, officiellement du moins, la Turquie nouvelle. Ainsi, l'égyptien Taha Husayn essaye-t-il de faire revivre le souvenir du brillant passé alexandrin de son pays. « L'Egypte, a-t-il pu dire, est de culture gréco-latine et de religion musulmane, comme l'Europe occidentale est de culture gréco-latine et de religion chrétienne. »

Mais si les thèses révolutionnaires, « progressistes », du Dr Taha Husayn sont écoutées avec complaisance en certains milieux intellectuels musulmans, leur efficience vraie semble fort réduite. Après bien des luttes et des oppositions, une certaine estime leur semble acquise. Mais il est rare qu'une pleine adhésion leur soit donnée. Car voici que le vieux rêve théocratique s'est suffisamment incarné dans le Royaume sa'ûdite d'Arabie, qui jouit du double prestige des lieux saints de l'Islam et de la pleine indépendance politique. Et depuis longtemps, un mouvement réformiste « orthodoxe » s'étend en Syrie et en Egypte, et se ramifie en Afrique du Nord française : mouvement *salafiyya*, dont l'initiateur fut Afghani à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et le grand promoteur le Shaykh 'Abduh (mort en 1905), qui batailla jadis dans la presse occidentale, pour prouver, contre Gabriel Hanotaux, la suprématie de l'Islam sur le christianisme. Avec Rashîd Ridhâ, son grand chef de la génération suivante (mort en 1935), le mouvement *salafiyya* semble s'être définitivement accroché au vieil idéal théocratique, prétendant l'adapter d'ailleurs aux besoins de l'époque, et y intégrer tous les acquis techniques et même culturels de la civilisation moderne.

Or, ce sont les réformistes « orthodoxes » qui agissent sur les masses populaires ou l'ensemble des demi-lettrés, beaucoup plus que

le docteur Taha Husayn. Ce sont eux qui l'ont emporté un temps dans leur lutte officielle contre les progressistes, et ont réussi en 1925 à faire condamner par la grande et vieille université d'al-Azhar au Caire le Dr 'Abd al-Raziq qui proposait une laïcisation du droit public musulman. Les formes institutionnelles occidentales qu'un pays comme l'Égypte a dû faire siennes sont expliquées par des valeurs proprement musulmanes, ainsi que l'avait été d'ailleurs l'autocratie 'abbasside. Dans les pays même de colonie ou protectorat, les mouvements d'indépendance qui se font jour ne revêtent le décor des nationalismes modernes que pour y mieux vivifier l'aspiration proprement islamique. Ne disons pas aspiration religieuse, mais politico-juridico-religieuse, où la communauté musulmane se saisit elle-même comme « la nation la meilleure qui ait paru parmi les hommes »<sup>4</sup>, désignée par Dieu pour faire observer les lois politico-religieuses du Coran, et par là « ordonner le bien et interdire le mal ». Chez ceux mêmes, nombreux aujourd'hui, qui négligent les prescriptions proprement religieuses, culturelles, et que nous serions tentés d'appeler des croyants pour le moins tièdes, on voit le sentiment d'appartenance à la communauté musulmane comme telle s'affirmer toujours aussi vif. Et cette appartenance reste la seule garantie efficace de la récompense future, des biens éternels du paradis, par la foi nue en Allâh et son Prophète.

Car en Islam, c'est la foi seule qui sauve, la pure et nue adhésion. La nécessité, pour le salut, de la foi formée par la charité n'est pas officiellement reconnue. Il est intéressant de noter ceci : le long effort d'intériorisation entrepris et poursuivi au cours des siècles par les meilleurs des ascètes et sùfis, effort longtemps combattu par l'Islam officiel, et intégré dans l'orthodoxie par le grand al-Ghazâli (l'Al-gazel de notre moyen âge), a lentement sombré dans la décadence des confréries religieuses populaires. Dans l'ensemble, le renouveau actuel, qu'il soit « progressiste » ou « réformiste », s'intéresse aux grands noms et aux grands exemples du sùfisme (« mystique musulmane ») en raison surtout de l'importance à eux donnée par les travaux des islamisants occidentaux : et donc pour l'honneur qui en rejaillit sur l'Islam et son passé. Sauf quelques tentatives individuelles, ou quelques courants peu « orthodoxes » d'Extrême-Orient, les éléments les plus instruits de l'Islam contemporain ne semblent pas s'orienter vers une reprise réelle et vécue des traditions sùfies.

En somme, deux tendances principales : l'une « progressiste », nettement occidentalisée, rationalisante et au besoin laïciste, rompant sur certains points avec l'esprit même de l'Islam, et influencée

(4) *Coran*, III, 106.

par l'Occident moderne déchristianisé. Elle ne semble appelée à dominer que dans la mesure où finirait par l'emporter cette influence-là. Elle resterait toujours prête, en tout cas, à se réviser elle-même, et à se fondre dans l'autre ligne, beaucoup plus profondément enracinée dans les aspirations des masses musulmanes. Et cette seconde tendance est celle des « réformistes orthodoxes », aux nuances diverses, mais qui ne cessent de préconiser la pureté d'un Islam rénové, d'autant plus attaché à l'esprit primitif qu'il entendrait intégrer tout l'apport extérieur de la civilisation moderne.

### *Spirituel et temporel*

Nous devons toujours avoir présent à l'esprit cet ensemble complexe de faits quand nous nous occuperons des problèmes posés par le monde musulman actuel. Il est un point surtout qui colore tout le climat de la pensée islamique, et sur lequel je m'en voudrais de ne pas insister. N'oublions jamais que les valeurs musulmanes traditionnelles se présentent à nous en un bloc où spirituel et temporel sont donnés comme un tout indissoluble.

Le résultat est celui-ci. Les éléments les plus occidentalises, qui entreprennent de doter leur pays d'un organisme politique et civique moderne, aboutissent, dans les concepts plus que dans les faits d'ailleurs, à une laïcisation pure et simple, à une coupure radicale entre spirituel et temporel. Le cas typique, un peu à l'écart dans l'ensemble du monde musulman, est celui de la Turquie. En Egypte, le Dr Taha Husayn, à la forte culture à la fois arabe et occidentale (et surtout la culture française moderne, « cartésienne ») a pu écrire en 1938 : « La politique est une chose, la religion en est une autre, *siyâsa shay' dîn shay'*. » Rupture, on le voit, beaucoup plus que distinction et subordination harmonieuse.

Mais cette rupture, officiellement consommée en Turquie, très loin de l'être dans les pays arabes ou arabisés, reste toujours fort instable. Une double indication : rien ne permet de penser qu'elle puisse aboutir à quelque idée d'un juste rapport et hiérarchisation du spirituel et du temporel, dont le principe même fait défaut ; rien ne permet d'espérer en outre, et cela est vrai en Turquie comme ailleurs, que cette laïcisation aboutisse du moins à une réelle liberté de conscience. L'incroyance sera admise, tant qu'elle ne troublera pas les rapports sociaux, mais la possibilité de la conversion à une autre religion ne sera pas vraiment reconnue. La liberté de conscience est bien affirmée dans les Constitutions, non seulement la Constitution turque, mais aussi la Constitution égyptienne (article 12) où l'Islam reste religion d'E-

tat. Elle est loin d'être une réalité vécue. Si cela ne doit point nous surprendre pour l'Égypte, où le peuple continue à vivre intensément de la vie même de la communauté musulmane, où le droit musulman continue de régir tout le statut personnel<sup>5</sup>, on peut être surpris à première vue que la laïcisation, non seulement politique, mais juridique, de la Turquie, n'ait pas abouti, dans la pratique, à la complète « neutralité » de l'État. Et l'on saisit sur le vif combien l'Islam, même pour les nations modernisées qui entendent rompre avec la théocratie coranique, reste un principe de cohésion civique et sociale.

Mais cette laïcisation, cette rupture du spirituel et du temporel, est rare, même à titre de tendance, dans l'ensemble des pays musulmans. La note dominante, ce n'est point le Dr Taha Husayn qui nous l'apporte, mais bien le Shaykh al-Maghâri, grand maître de l'Université d'al-Azhar, et disciple du Shaykh 'Abduh. Se refusant, non seulement à la rupture (ce qui serait souhaitable), mais à toute distinction (ce qui l'est moins), il affirmait en 1939 : « Quant à la maxime célèbre : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, — elle ne relève en aucune façon des principes de l'Islam ».

Et sur ce point c'est le Shaykh al-Maghâri qui a raison. Tous les modes de penser, de sentir et de réagir de l'Islam restent jusqu'à nos jours commandés par ce blocage du spirituel et du temporel. Que l'on comprenne bien les données du problème : il ne s'agit point là d'un régime sacré comme en a connu notre moyen âge, ou, si l'on veut, d'un âge politique révolu, appelé à disparaître après quelques siècles de retard. Il s'agit d'un principe inhérent à l'Islam même. Aux yeux du christianisme, ce ne peut être, pour reprendre une expression de l'abbé Journet que « par accident » que la foi est regardée comme « une valeur d'ordre politique ». Et si, en notre moyen âge, « l'unité politique » était « fondée sur l'unité de foi »<sup>6</sup>, le principe évangélique, non point de rupture, mais de distinction et de hiérarchisation du spirituel et du temporel, n'en restait pas moins reconnu. En Islam, comme le dit fort bien Maghâri, c'est ce principe même de distinction qui est ignoré, voire repoussé.

Il y a là un dilemme assez tragique, et qui rend très difficilement adaptable au climat musulman tout effort d'harmonisation des plans. L'Islam n'ayant en lui-même aucun principe de distinction et hiérar-

(5) Dans son ensemble, le statut réel, ou régime des biens, est soumis en Égypte à une législation assez proche du code français. Exception faite de certaines dispositions importantes, celles par exemple concernant les biens *waqf* ou de main-morte (fondations pieuses d'intérêt public ou privé).

(6) Cf. Charles Journet, *L'autorité sur le temporel en régime sacré*, ap. *Revue Thomiste*, juillet-septembre 1939, pp. 419 et 423.

chisation du spirituel et du temporel, le blocage juridico-politico-religieux ne peut se rompre qu'au profit d'un principe *extrinsèque* de laïcisation pure et simple. Et à l'inverse, toute reviviscence du sentiment islamique tendra toujours à s'opérer en faveur de ce tout politico-religieux qu'est l'*umma*, la « nation » de Mahomet.

Dès lors, une difficulté toute particulière attend l'Occidental qui souhaite une prise de contact un peu profonde avec la pensée musulmane. Une question, quelle qu'elle soit, ne peut être saisie selon ses vraies résonances qu'une fois connu, au moins *in globo*, l'ensemble des présupposés et des croyances qui définissent l'Islam. Un même problème, posé dans les mêmes termes, n'aura ni le même sens ni la même portée en Islam et dans les pays de traditions chrétiennes. Une mise au point incessante de lexique et de concepts est nécessaire. Et c'est faute de cette mise au point que tant d'Occidentaux soit sur le plan politique, soit sur le plan culturel, risquent, en s'adressant à l'Islam, de commettre de ces contre-sens que ne manquent pas de relever, non sans quelque humeur, les musulmans les plus évolués eux-mêmes.

### III

Une telle difficulté doit-elle décourager à l'avance tout essai de prise de contact en profondeur ? Je ne le crois nullement. Elle doit seulement nous mettre en garde contre tout système d'équivalences faciles et hâtives.

#### *Sur le terrain culturel*

Sachons le voir : les circonstances présentes sont favorables à cette prise en contact. A mon sens, le terrain privilégié en sera demain, en est déjà, le plan culturel et humaniste. Voici en effet que ce cadre islamique jalousement maintenu accueille tout l'apport jugé par lui assimilable de la civilisation occidentale. Inventions et progrès techniques avant tout : car les pays musulmans ont compris que telle était la condition présentement obligée de toute nation qui entend n'être pas absente de l'histoire du monde. Problème sociaux aussi, et bien des cadres anciens risquent de se trouver bousculés. Littérature et mode d'expression enfin : le journalisme, le roman moderne, le théâtre, inconnus de la littérature arabo-musulmane classique, s'acclimatent en Egypte, en Tunisie, en Proche-Orient, en Iran. La vieille et belle poésie arabe s'essaye à des rythmes neufs. La pensée philoso-

phique moderne est souvent à l'ordre du jour. La musique se renouvelle. Les arts plastiques eux-mêmes se montrent ouverts à des recherches sculpturales et picturales que condamnaient jusqu'ici les strictes traditions musulmanes.

Un facteur de premier plan est le culte de la langue arabe, riche et souple langue sémitique, dont le premier titre de gloire, aux yeux du musulman, est certes d'être la langue du Coran, la langue de la « révélation », écrite de toute éternité sur la « table gardée » du Ciel, le véhicule des « sciences religieuses ». Mais langue dont la beauté intrinsèque et la valeur poétique ont mérité que les chrétiens de culture arabe lui vouent eux aussi un culte filial. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont des chrétiens de Proche-Orient qui ont été les premiers promoteurs du renouveau littéraire. Musulmans et chrétiens de langue arabe rivalisent aujourd'hui dans cette renaissance, cette *nahdha*, qui ne cesse de s'affirmer. Or, cette renaissance littéraire elle-même n'a pas été sans puiser aux sources d'Occident. Un très grand nombre d'œuvres classiques et modernes des littératures occidentales, et tout spécialement française, sont maintenant traduites. La syntaxe arabe elle-même, et le vocabulaire (à tort ou à raison, l'avenir le dira) subissent l'influence occidentale.

Il y a là un fait culturel d'importance primordiale. Qui souligne à la fois : et les possibilités d'accueil qu'offre le monde musulman actuel, et le devoir qui incombe vis-à-vis de lui à la culture occidentale. Insistons un peu sur ce double aspect.

#### *Possibilités d'accueil*

Il ne faut pas nous dissimuler que nous assistons simplement à la répétition, mais adaptée aux circonstances présentes, d'un fait historique que les pays d'Islam ont vécu plus d'une fois au cours de leurs quatorze siècles d'existence, au cours surtout des neuf premiers siècles, qui furent leur temps d'ascension et d'apogée.

Si la civilisation et la pensée musulmanes existent et ont leurs caractères propres, on doit souligner qu'elles rencontrèrent toujours, dans leurs possibilités d'humanisme vrai, un certain nombre de limites, étroitement liées à leur conception de l'homme et de ses rapports avec Dieu. Plus profondément : l'Islam en tant que tel ne leur offrait que des possibilités culturelles réduites. Mais ces limites mêmes, laissaient, sur le plan humain, les terres d'Islam grandes ouvertes à des influences extérieures qui, plus d'une fois, s'exercèrent à plein : nombreuses influences des chrétiens et des juifs passés à l'Islam dès le temps des Umayyades ; invasion de la pensée grecque au début de

l'Empire 'abbasside; profonde imprégnation iranienne aux grands siècles de Bagdad, allant jusqu'aux modes de sentir et de réagir. Influences de soi dissociatrices de l'unité islamique, sans aucun doute, qui susciterent ou du moins renforcèrent schismes et hérésies, et mirent la continuité même du monde musulman en péril. Par un mouvement de flux et de reflux, l'Islam cependant réussit toujours à les intégrer, mais non sans quelque dommage pour leur force d'expansion humaniste.

C'est un phénomène un peu semblable auquel nous assistons aujourd'hui. Et de même que l'Islam trouva son *modus vivendi* propre dans le climat nouveau créé par les influences byzantines et de la Grèce ancienne, ou l'apport iranien, de même il cherche aujourd'hui à se rénover en tant même qu'Islam sous les influences multiples de l'Occident moderne. L'enjeu est plus délicat cependant. Car il ne s'agit plus d'une culture du passé comme l'était, au temps des 'Abbasides, la grande culture grecque; et non plus de l'influence culturelle de pays tels l'Iran, la Syrie, l'Égypte etc... intégrés dans l'ensemble politique et religieux du monde musulman. Il s'agit d'une culture toujours vivante, et qui jouit du lustre — imposant aux yeux de l'Islam — de la force temporelle.

Cependant, cette culture occidentale moderne se présente à l'Islam à l'un des moments les plus graves de sa propre histoire, à un point de rupture de forces où il lui faut retrouver, sous peine de mort peut-être, la source jamais tarie, mais brouillée, de ses authentiques valeurs spirituelles. Or, le drame actuel de la pensée occidentale n'échappe point aux plus lucides des observateurs musulmans. C'est aux formes déchristianisées qu'ils vont d'abord; car elles leur semblent plus aisément assimilables, car ce sont elles qui leur sont d'abord présentées. Mais en même temps, ils savent en condamner la ligne générale. Devant le matérialisme grandissant des formes les plus spectaculaires de la pensée moderne, c'est à un repli sur l'Islam et ses valeurs propres qu'ils sont normalement conduits. Et par là se trouve compromise cette profonde rénovation culturelle des pays musulmans qui semblait incomber à notre Occident moderne.

### *Risque d'incompréhension*

Que l'on ne minimise pas un tel danger. Il est grand. Il sera encore plus grand peut-être au lendemain du terrible conflit actuel. La sinistre aventure des totalitarismes n'a pas été sans secouer le monde musulman. Pris dans le jeu des propagandes adverses, où rien ne le préparait à un discernement vraiment averti, il en a tout d'abord tiré

cette conclusion facile que la civilisation européenne était décidément en décadence. Sans doute les sympathies profondes de la Turquie, et avec elle des milieux musulmans les plus éclairés, restent en faveur des démocraties. Mais sur le plan proprement politique, les manifestations de ces sympathies sont commandées et orientées par un souci de réussite personnelle : le climat démocratique international étant celui où les pays d'Islam (je ne parle pas ici de la Turquie) espèrent avoir plus de chance de faire aboutir leurs revendications proprement islamiques.

La vraie pensée des intellectuels musulmans sur la civilisation occidentale ? Voici, par exemple, pour nous en tenir à des faits d'avant 1939, l'hindou Muhammad Iqbal (mort en 1938), plus proche peut-être des progressistes à la Taha Husayn que des réformistes « orthodoxes ». Il fit de nombreux séjours en Europe, et s'imprégna si bien de valeurs occidentales que l'anglais devint pour lui langue culturelle d'expression. Dans ses *Six Lectures on the Reconstruction of Religious Thought in Islam*<sup>7</sup>, analysant les conditions politico-culturelles du monde musulman de demain, il se prononce pour une démocratie parlementaire du genre anglais. Mais il s'efforce en même temps d'en tracer des cadres proprement musulmans ; et il entend justifier (comme le fait d'ailleurs tout le mouvement « réformiste ») l'institution parlementaire par une donnée aussi spécifiquement et traditionnellement musulmanes que l'*ijmâ'*, ou consensus des docteurs de la communauté. En conclusion, il oppose à une démocratie quantitative et matérialiste, qui est pour lui celle même de l'Occident, une démocratie spiritualiste que seul l'Islam serait capable d'instaurer dans le monde.

Voici encore l'égyptien Haykal Pasha, élève à la fois, au Caire, de la vieille université religieuse d'al-Azhar et de la moderne université Fouad. Haykal fut un disciple du Dr Taha Husayn ; mais selon un itinéraire spirituel qui est loin d'être rare sur les bords du Nil, il s'est par la suite, et dans la ligne du mouvement réformiste *salafiyya*, résolument replié sur l'absolu des valeurs islamiques. Dans la longue conclusion de sa célèbre *Vie de Mahomet*<sup>8</sup>, il se prononce contre la conception chrétienne (qu'il connaît d'ailleurs fort mal) du pouvoir spirituel ; et il oppose à son tour ce qui est pour lui l'échec de l'Occident et sa civilisation toute matérialiste et uniquement économique (*iqtisâdî*) à la seule civilisation vraiment « spiritualiste » et opérante comme telle, dont les principes se trouvent dans le Coran et les traditions musulmanes.

(7) Lahore, 1930, pp. 240 et ss.

(8) *Hayât Muhammad*, Le Caire 1358 H. (1939), pp. 499 et ss.

*Vraie ligne de rencontre*

De tels exemples soulignent combien la responsabilité de l'Occident est ici engagée, et le devoir qui lui incombe. Ils soulignent surtout le rôle que pourrait, que devra jouer une chrétienté nouvelle. Les pays d'Islam, jusqu'ici ont surtout accueilli le rationalisme et le matérialisme modernes. C'est que telle était de leur part pour pénétrer la culture moderne, nous venons de le dire, la voie la plus commode. C'est aussi qu'ils y trouvaient, à l'occasion, des jugements sommaires, tout en l'honneur de l'Islam, et qui ne pouvaient pas ne pas flatter leur sensibilité. Ainsi ce succès vraiment immérité que tant d'intellectuels musulmans ont réservé à un Gustave Lebon.

Mais il ne faut pas croire que d'autres courants de pensée, plus difficilement assimilables pour les musulmans modernes peut-être, mais combien plus enrichissants, ne soient pas capables de pénétrer le monde de l'Islam, et d'établir avec lui une prise de contact autrement féconde. S'il arrive que des musulmans loyaux, même très enracinés dans leur Islam, sachent entendre le témoignage d'une pensée nourrie aux sources vives de l'Évangile, ou y aboutissant, cela ne suffit certes point à obtenir leur adhésion; mais cela suffit pour qu'ils en sentent la valeur inégalée. Nous savons tels jeunes musulmans « nationalistes », de ce nationalisme islamique intransigeant que nous définissons tout à l'heure, qui, au Maroc ou en Égypte, ne prononcent qu'avec admiration et respect les noms de Pascal, et, dans le présent, de Jacques Maritain, Paul Claudel, ou du Bergson des *Deux Sources*.

Ces quelques noms, cueillis au cours de simples conversations, prouvent assez qu'il y a là une tâche que l'humanisme chrétien de demain ne saurait éluder. Tout un travail d'éducation, et donc de présentation de la pensée chrétienne au monde musulman (il la connaît si mal) est à poursuivre. Il ne s'agit point d'imposer des cadres tout faits, mais tout d'abord que nous prenions la peine, nous chrétiens, de connaître et comprendre le monde musulman. Il nous faudra le connaître dans tout son passé culturel, et que la pensée musulmane ne se résume plus pour nous dans les seuls Avicenne et Averroès. Il s'agira par exemple de saisir la portée profonde de la lutte du *kalâm* ou théologie musulmane contre ces philosophes hellénisants, — et la lutte passée de l'Islam officiel contre la *tasawwuf* ou « mystique » — Nous aurons à explorer aussi les splendeurs littéraires du classicisme arabe : sa splendeur de forme, jointe, si l'on excepte les œuvres « mystiques » des écrivains sûfis, à une trop fréquente pauvreté d'inspiration. Ce n'est pas sans raison que l'on a pu récemment signaler la « parenté spirituelle » d'un Anatole France et d'un Abû 'Alâ' al-Ma'ar-

ri, l'un des rares grands poètes arabes qui puisse mériter en même temps le nom de « penseur »<sup>9</sup>. Et face aux œuvres classiques, devront être soulignées les ressources que pourraient offrir une littérature populaire, voire un folklore très varié, incomplètement exploités jusqu'ici.

Mais il faudra surtout interroger le monde musulman dans son comportement social quotidien, y suivre les contre-coups de ce blocage théorique du spirituel et du temporel sur lequel on n'insistera jamais assez, et saisir enfin, dans leur portée concrète, les problèmes actuels qui se posent, les difficultés si grandes parfois auxquelles se heurte l'évolution en cours. Quelles possibilités d'épanouissement la personne humaine y peut-elle rencontrer, et fondée sur quelles notions de l'homme et de sa destinée, en ce monde et dans l'autre?

Autrement dit : aujourd'hui où nous voulons un humanisme chrétien vraiment incarné, qui sache se faire tout à tous, et auquel rien d'humain ne reste étranger, voici posée la question de l'humanisme musulman, son existence, sa portée, sa valeur. Question préalable que nous nous devons de résoudre, si nous voulons prendre utilement en charge ce rayonnement d'influence que le renouveau culturel arabo-islamique demande aujourd'hui à l'Occident.

L'Islam, qui eut ses siècles de culture brillante, connut-il alors et reste-t-il apte à connaître un réel épanouissement humaniste ? Sinon, quelles peuvent être les raisons profondes de ses limites, et dans quelle mesure y peut suppléer, pour les pays d'Islam, notre propre renouveau ? — Nous essayerons, dans une prochaine étude de répondre à ces questions.

LOUIS GARDET

---

(9) Cf. G. Denizot, *Anatole France vu par les musulmans*, ap. *L'Arche*, N° 4, Alger, 1944.

## LES DERNIERS JOURS DU FRÈRE MARIE-VICTORIN

C'est un redoutable honneur d'accompagner un grand homme dans ses dernières démarches. Le malheur est que ceux qui vivent avec lui ces précieux moments ne saisissent pas sur-le-champ la portée des paroles qu'ils entendent, la gravité des gestes qu'ils observent, et qu'ils ne voient pas tout de suite l'irréremédiable, le définitif qui caractérisent toutes les phases du drame auquel ils sont involontairement mêlés. Et sans doute faut-il qu'il en soit ainsi : qu'ils voient tout sans comprendre et que ce ne soit seulement après que l'herbe a repris de pousser sur la terre un moment remuée qu'ils trouvent des motivations et des raisons à toutes les paroles, les soupirs, les regards, les gestes qu'ils n'ont pas su interpréter. Ils ont assisté, sans le deviner, à une très grande chose. Ils ont vu un être cher faire ses malles sous leurs yeux et, sans le savoir, ils lui ont même aidé.

Quand nous sommes revenus au Jardin botanique, après les si simples et si émouvantes funérailles du Frère Marie-Victorin, nous sommes allés quelques-uns, les familiers, d'abord dans son bureau, puis dans l'herbier, où les grandes cases vertes, bourrées de spécimens, témoins de tant d'années de labeur assidu et constant, présidaient au plus solennel des silences. Les livres ouverts sur la table, les plantes disposées çà et là, les notes, les fiches, la page interrompue parlaient d'un départ précipité. Mauriac a bien raison : les morts sont partout ailleurs qu'au cimetière. Une chaise déplacée, l'usure d'un fauteuil ou d'un tapis, un tiroir resté ouvert, un signet dans un livre, une lettre commencée disent davantage la disparition de quelqu'un.

Et si maintenant je me reporte aux quelques semaines que le Frère Marie-Victorin a vécues avec nous, depuis son retour de Cuba, à la mi-juin, jusqu'au 15 juillet 1944, jour de sa mort, je vois que, malgré qu'il fût malade comme rarement il l'avait été, et le moral

bien bas, ses derniers jours furent intensément vécus. Pas une minute de perdue. On sentait, confusément et sans trop se l'avouer, qu'il craignait de manquer de temps : il travaillait beaucoup, repassait ses cartons pour finir au plus tôt tout ce qu'il avait entrepris.

Il avait tant aimé aller dans les bois, avec nous, toucher les plantes de ses mains, les récolter quand il le pouvait, les photographier, les étaler, puis familièrement nous parler d'elles. Il se sentait bien avec sa « petite famille », le long de la route ou au grand air des champs. Les journées d'herborisation les plus fatigantes reposaient son corps malade et chassaient ses plus mélancoliques pensées. Elles l'occupèrent jusqu'à la fin. Je revois maintenant toutes nos dernières sorties. Nous étions depuis quelques années presque toujours les mêmes à l'accompagner : Frère Rolland-Germain, l'immuable compagnon de quarante ans, James Kucyniak, André Champagne. Il avait l'habitude de nous appeler à son bureau chaque vendredi après-midi afin de fixer l'emploi du temps de la fin de semaine. Il nous laissait entièrement le choix des itinéraires. Nos moindres caprices faisaient loi.

Ce fut une herborisation dans la région de Sutton, le long d'un de ces ruisseaux de montagne aux eaux glacées et tumultueuses, stimulantes parce qu'elles sont une leçon d'activité, qui lui plaisaient tant. Une autre à la baie Lavallière, dans ces grandes prairies qui entourent le lac Saint-Pierre, dont nous avons, l'année précédente, commencé l'étude détaillée, paysages étranges avec ses granges à toit de chaume perdues dans l'immensité de foin de grève. Et c'était une excursion dans les Laurentides, à la pluie battante — il n'y avait rien pour l'arrêter —, qui donna plusieurs bons résultats, dont la récolte d'une composée, le Sénéçon doré, loin de son aire générale. Puis, une dernière fois, la tournée des grèves estuariennes qu'il a tant aimées et dont il a si magnifiquement écrit, lieu unique, où une très belle *Gentiane* perpétue son nom, et où les plantes, devant subir chaque jour l'épreuve de la marée, s'y adaptent de façon prodigieuse en produisant des formes écologiques aussi surprenantes les unes que les autres et dont il a décrit les plus importantes. Ce fut aussi un inoubliable voyage dans le Parc National des Laurentides. Le Frère Marie-Victorin, très malade, tenait bon malgré la froidure, les mouches noires énervantes, les mauvais chemins, trouvant encore le courage de s'enthousiasmer de nos découvertes, de nos observations et de rire de nos badinages. Et c'était, souvenir particulièrement touchant, une excursion sur le haut Saint-Laurent, à la fin de laquelle il nous remercia chaleureusement de l'avoir accompagné, et ceci pour la première fois. Pour la dernière aussi, puisque le voyage suivant était cette fatale herbori-

sation à Black Lake que j'ai racontée<sup>1</sup>, avec la dernière visite à Saint-Norbert, cadre de son enfance et des *Récits laurentiens*, qui allait finir si brusquement qu'elle ne lui donnerait pas le temps de nous remercier.

Pour nous, les jeunes de mon âge qu'il a formés, le Frère Marie-Victorin fut d'abord un grand savant, doublé d'un maître, qui nous enseigna à aimer la nature et à la comprendre. Il a orienté chacune de nos formations jusque dans ses détails et les a encouragées jusqu'à la fin. Puis un poète qui se sentait chez lui parmi les grands arbres et qui savait lire dans un paysage d'insaisissables écritures. Comme l'écrivait le poète Ivan Goll après avoir lu les *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba* : « Quel poète, quel amant de la nature, le confident des fleurs les plus humbles et les plus secrètes : il vécut assurément une vie beaucoup plus poétique que les poètes eux-mêmes. »

Il fut un maître unique, dont chaque mot était une leçon, un enseignement; — un voyageur qui a su recueillir sur les pays et les gens des indications précieuses et pour qui le voyage était d'abord un enrichissement; — un compagnon disert et charmant qui, malgré une santé toujours mauvaise, fit toujours confiance à la vie; — un écrivain magnifique qui savait se faire agressif lorsque la culture était menacée; — un humaniste qui incitait les autres à lire et à écrire; — un père bon, affectueux et compréhensif, orgueilleux de sa disparate et parfois turbulente petite famille. En un mot : un homme au sens le plus entier du mot. Jacques Maritain qui le connut souligna chez lui : « l'ardeur intellectuelle et l'innocence de cœur, la passion de la science et l'amour de Dieu. »

La route était son école. Elle lui avait beaucoup appris. Il lui est resté fidèle jusqu'à la fin. Mais en nous quittant au bord de la route, au soir d'une journée bien remplie, il nous enseignait une dernière fois qu'il fallait aller de l'avant et continuer sans lui le voyage. S'il ne peut plus nous accompagner, sur le siège-avant de son automobile, appuyé sur sa canne, comme je le verrai toujours, sa pensée forte nous accompagnera, nous soutiendra dans les tâches qu'il a entreprises et que nous n'avons qu'à poursuivre, si nous voulons rester vraiment dignes de lui.

MARCEL-RAYMOND

*Tous droits réservés*

(1) *La dernière herborisation du Frère Marie-Victorin*. Le Devoir, 12 août 1944. — Une brochure. Institut Botanique, 1944.

## MAL D'ENFANT

Les enfants sont pris parfois de grandes idées dans leur petite tête, qui les égayent ou bien les rendent très malheureux. Voici un petit conte pour eux.

Une fois, il y a bien longtemps, que je m'amusais avec de petits camarades au bord d'un étang, j'avais rempli mon bateau à voile d'eau et de poissons. A ce que je m'en souviens, il y en avait beaucoup !

Capitaine de ma goélette, que j'avais nommée « La Folle de Bassan », c'était une cargaison de baleines vivantes, en route pour le Brésil doré. Quelle belle aventure !

Obligé de quitter mon bateau, faire une commission pour maman, j'en confiai la garde à un autre. Quand je revins, j'eus le regret de trouver mon bateau renversé sur le dos et tous les poissons disparus.

Mes petits camarades s'étaient sauvés après leur mauvais coup et moi, tout seul sur le rivage, je jurai que je détesterais les hommes et parce qu'il y avait de petites filles parmi eux, les femmes avec.

Une autre fois que j'avais les mains pleines de sous noirs, quelqu'enfant du voisinage me les fit échapper dans de la chaume et je n'en retrouvai pas la moitié.

Je jurai cette fois que je me vengerais avant la fin des vacances et dans ma tête j'élaborai un plan !

La fin de l'été venue, je me mis en frais de l'exécuter. Je me rendis donc au carré Dominion où je choisis un cocher entre cent autres. Je montai dans sa calèche et lui fis promettre de venir me chercher chez moi, dès le matin suivant.

Le jour suivant, je guettai en vain à la fenêtre. J'étais bien contrit qu'il manquât à sa parole. Et ma mère qui me demandait ce que j'avais, je lui répondais : « Rien ». Tout le temps. Vers midi, quelqu'un sonne à la porte. J'allai répondre en courant. A ma grande surprise; un cocher, le mien, coiffé d'un large tricorne et des bottes gallantes,

comme je lui avais dit et je vis en allongeant le cou un autre cocher dans la voiture, planté là pareil à son fouet.

Comme je n'avais parlé de rien encore à mon père, je demandai au cocher de m'excuser un instant. Ce à quoi il acquiesça très gentiment. J'enfilai en arrière, ébloui à la pensée d'avoir un si brillant équipage.

Mais mon père ne vit pas la chose du même œil et refusa catégoriquement de m'accorder sa permission.

Je le suppliai sans succès et me vis dans l'obligation de retourner annoncer la nouvelle au cocher impatient. Je me tins aussi loin que possible, prêt à fermer la porte aussitôt que j'aurais fini de parler.

— « C'est malheureux, monsieur le cocher, ce sera pour une autre fois... »

Mais avant que j'eus le temps de fermer, il m'esquissa le plus beau sourire et me fit une courbette si gracieuse que je faillis en perdre connaissance. Puis après, je soufflai d'aise que tout se fût si bien passé et pensai au fond de moi-même que mon père avait raison.

PIERRE PETEL

## FONTILE

Mon père était un dieu dans la maison. Mon grand-père, qui avait fondé l'établissement, souffrait d'une grave maladie de cœur qui le rendait inapte aux affaires. Il passait ses journées dans sa chambre, enfoncé dans une grande chaise capitonnée, tournée du côté de la fenêtre. Ne sortant plus, il s'enveloppait dès le matin dans une grande robe de chambre marron qui empestait le tabac, et lisait en fumant sa pipe.

Ma grand'mère avait passé sa jeunesse à la caisse du magasin. Elle avait joué un rôle important dans le développement de la maison. Quand mon grand-père, forcé de s'occuper de placements, devait se rendre à la ville c'était elle qui le remplaçait. Maintenant, privée de toute activité, s'ennuyant de la conversation des clients, elle buvait du thé en s'intéressant au va-et-vient de la rue. Je n'existais pas plus pour elle que pour mon grand-père. Quand elle ouvrait la porte de l'escalier, elle pouvait entendre le pas des commis descendant à la cave. Elle supputait le sucre renversé, le vin qui s'échappait goutte à goutte de la canule, le coût des légumes restés trop longtemps sur la terre fraîche. Ses préoccupations étaient restées celles des petits négociants.

— Vous buvez trop de thé, lui disait ma belle-mère, vous deviendrez aveugle.

Elle s'arrêtait un instant la tasse en l'air, paraissant vérifier le fonctionnement de sa vue, puis, hochant sa tête blanche et ridée, elle pensait à autre chose.

Le dimanche, toute la famille quittait Fontile en voiture, à l'exception de grand-père qui détestait les visites et que tout déplacement fatiguait. Même quand j'eus l'âge de manifester des préférences je n'échappai pas à ces sorties.

Au retour, ma grand'mère préparait le dîner, qui se composait invariablement d'un rôti. Elle occupait le haut de la table, servait

---

1) La première partie de ce roman est parue dans le numéro d'octobre 1944, No 7, IIIe vol.

elle-même pendant que mon grand-père, à l'autre bout, souriait finement. Mes parents et les invités étaient servis selon leur âge et sans distinction de sexe. J'occupais une chaise déhanchée et branlante en face de la cheminée et près de grand-père. Toutes les chaises branlaient et il fallait en essayer le siège avec son mouchoir.

Légèrement obèse, mon père était reconnaissable de loin à sa moustache noire et aux sourcils broussailleux qui envahissaient le front, le haut des paupières et semblaient à distance lui tenir lieu de regard. Sa moustache s'écartait rarement pour sourire et il parlait sans en soulever l'épais rideau.

Quand il entendait un bon mot ou qu'il voulait plaire à un gros client, il souriait mais en baissant la tête comme s'il découvrait à ce moment la pointe luisante de son pied droit, chaussé d'une bottine dite bouledogue. Il avait de fort beaux yeux, le nez et les lèvres sensuelles, le front large et puissant, la barbe forte. On se sentait devant une personnalité que l'habitude des affaires et des hommes d'argent avait précocement murie.

Il n'y avait pas si longtemps que son père l'accompagnait chez le tailleur, le bottier, le mercier, lui apprenait à évaluer les marchandises, à se faire consentir des réductions, à n'acheter que des produits de qualité. Il devait l'exercer à dominer les fournisseurs comme les clients, à se taire à point, à donner par une inflexion de la voix et du regard du poids aux assertions les plus banales. Devant mon père, il se débarrassait des importuns, disait à la vue d'un solliciteur, rencontré dans la rue : « Je voulais justement vous voir. Passez donc à la maison dans quelques jours. » Mais quand on sonnait à sa porte, il n'était pas là, sauf sur rendez-vous bien précis.

Quand on ne s'occupait pas de lui, il provoquait. Car il avait un besoin presque maladif de se mesurer à plus rusé que lui. Avait-il découragé un solliciteur, il lui rendait un peu d'espoir : « Je pensais à vous, hier. Voilà, j'irai vous voir. »

Quand mon père avait rencontré un homme à sa mesure, il disait à mon grand-père : « J'ai dû jouer ma plus grosse carte. » Cette expression impliquait qu'il assimilait les affaires à un jeu. Et mon grand-père souriait. Le plus grand compliment qu'il pouvait faire d'un concurrent, c'était : « Je ne voudrais pas l'avoir dans les jambes. »

Il n'accordait jamais rien. Il mettait un diamant pour recevoir un visiteur distingué et faisait naïvement beaucoup de gestes pour le montrer. Il poussait même la fausse bonhomie jusqu'à dire : « Je dois enlever ma bague le soir. On ne serait pas en sûreté dans la rue, à Fontile, avec un diamant. » Il ne le portait qu'en ces occasions. Il jouait, mais jouait seulement au millionnaire de province.

Mon père avait le talent de conférer une valeur inestimable à un service rendu, à un dîner ou même à un simple rafraîchissement offert à un client venu l'entretenir d'une affaire dont il ne voulait pas. Il contait aussi agréablement, faisait rire et sans attendre l'effet s'esquivalait.

Il possédait son propre code de salutation. Il levait son chapeau pour les dames et quelques vieillards. Les marques de politesse dans les autres cas variaient entre le coup de tête bref et un geste de la main très sobre, accompagné d'un regard savamment réglé. Il était d'une correction qui glaçait même ses rares amis, anciens condisciples de l'université, qu'il invitait une fois par an sans jamais leur rendre leur visite. Et ceci était encore caractéristique de son éducation. Il ne voulait être l'obligé de personne. Il accablait ses amis par le faste de ses réceptions, mais ne savait pas accepter un cadeau. Cette générosité exagérée, cette prodigalité d'un homme qui se proclamait pauvre avait éloigné les plus discrets, ne laissait autour de lui que les parasites qui, n'éprouvant à son endroit aucune affection, ne souffraient pas de ces manières.

Quand parfois, à Fontile, il m'arrivait de dire à un ami pauvre à qui je voulais faire plaisir : « Je ne vois que vous » ou « Je disais, hier soir, à mon père... » je ne pouvais m'empêcher de reconnaître, que j'étais bien de cette race. Il me fallait paraître affectueux tout en entretenant l'amitié que je ressentais pour mes camarades dans une inégalité flatteuse pour moi. Dans la conversation, j'aimais que l'argent joue un rôle et je feignais parfois de prendre au sérieux des projets où j'eus englouti une fortune.

Mon père était impitoyable pour les maladresses. Une servante, ayant dans une réception renversé des menthes au pied d'un visiteur, je crus qu'il allait la frapper. Je savais qu'il en était capable.

J'avais à peine trois ans à la mort de ma mère. Cet événement ébranla la santé de mon père et, pendant plusieurs mois, il s'enferma avec son chagrin. Sa douleur était citée avec admiration dans toute la ville. On ne le trouvait plus ni à son bureau, ni à son cercle. Ses affaires en souffraient. Ce fut ma grand'mère qui le rendit à sa nature et par ressaut aux affaires par un calcul profond de femme. Elle décida de le remarier.

La cadette des Aquinault, après deux ans d'essai dans un couvent, était retournée chez ses parents. D'une famille de possesseurs avides, agressifs dans les choses de la vie, elle était femme selon le cœur de ma grand'mère. Celle-ci ne croyait pas que l'amour renaît de ses cendres. Elle voyait en Suzanne Aquinault une femme positive,

à l'imagination rassise, à la sensibilité rendue suspecte par la vie religieuse.

Ma grand'mère avait habilement questionné la jeune fille et confirmé par ailleurs ses intuitions. Suzanne avait quitté le couvent à la suite d'un coup de tête. La supérieure, la rencontrant dans un corridor, lui avait dit d'un ton grave :

— Ma sœur, préparez-vous à une grande nouvelle.

Elle avait répondu vivement :

— Vous allez sans doute m'annoncer que je suis refusée, mais ça ne me fait rien.

Son caractère altier se pliait mal aux disciplines. Et les supérieures la tenaient en suspicion car elle était née protestante et s'était convertie à dix-sept ans.

— Non, ma sœur, répondit la religieuse. Vous alliez prononcer vos vœux mais puisque vous êtes dans ces sentiments, il ne saurait plus en être question.

On racontait aussi l'incident suivant qui jetait une lumière nouvelle sur l'insensibilité de la jeune fille.

Suzanne qui avait de l'esprit, un tour enjoué de style, entretenait une volumineuse correspondance. Ses amies le savaient et l'une d'elles vint un jour la supplier d'écrire pour elle une lettre en réponse à un jeune homme dont elle souhaitait impressionner la famille. Suzanne accepta de bon gré et comme le correspondant était intelligent elle se piqua au jeu. Après le mariage de son amie avec le jeune homme, elle leur rendit visite. Il fut question de lettres et le mari vanta les mérites de sa femme.

— C'est en lisant ses lettres que j'ai commencé à l'aimer, dit-il. Tenez, je vais vous en lire une.

La jeune femme, confiante que Suzanne garderait son secret, ne disait rien.

— Ce n'est pas la peine, dit cette dernière, c'est moi qui les ai écrites.

Elle se faisait elle-même gloire de cette mise au point.

Telle était l'alliée que ma grand'mère avait choisie.

Un an à peine après la mort de sa première femme, mon père épousait Suzanne Aquinault.

Elle eût été belle, mais toujours vêtue de robes sombres, agrafées sous le menton, elle paraissait autoritaire et sèche. Elle ne dépensait rien pour ses toilettes. Mon père devait lui-même à l'occasion d'un voyage ou d'une réception faire venir la couturière. Mais je l'ai rarement vue vêtue avec élégance.

L'argent était devenu pour elle une impérieuse passion. Craignant

que je fasse des réserves, elle cessait périodiquement de me donner l'argent qui me revenait. Quand je réclamaï pour une dépense nécessaire, elle me répondait : « Prends ton argent et je te rembourserai. » Il est vrai qu'à force de privations je parvenais à faire des économies ; j'utilisais mes économies, mais au moment du remboursement, elle énumérait les effets qu'elle m'avait achetés durant le mois et déclarait que j'étais heureux de m'en tirer à si bon compte.

Durant les premières années de mon cours, elle me refusa l'argent nécessaire à l'achat d'un dictionnaire grec. Il me fallut utiliser le dictionnaire désuet qui avait servi à mon père et auquel manquaient un grand nombre de pages.

Vers l'âge de quinze ans, il m'arrivait d'avoir besoin d'une somme peu considérable. Je n'osais m'adresser à mon père, soucieux qu'il ne m'en demandât pas la destination. J'empruntais alors à ma belle-mère qui me recommandait de ne pas lui rendre cet argent devant celui-ci. J'oubliai une fois cette recommandation et elle refusa ensuite pendant plusieurs mois de m'avancer un sou.

Mon père était furieux quand, par hasard, il revisait les comptes de constater que ma belle-mère avait employé à un usage soi-disant plus utile, une somme qu'elle avait demandée pour un achat spécifique. Il souffrait de cette duplicité.

Il lui reprochait d'autres fois de me donner de l'argent en sous-main. Je fus surpris un jour que ma belle-mère donnât à entendre par ses réponses qu'en effet j'avais eu cet argent. J'appris plus tard qu'il lui servait à défrayer le coût de l'éducation d'une de ses nièces. A la suite de ces scènes mes parents restaient plusieurs jours sans s'adresser la parole. La réconciliation avait lieu à table, où ma belle-mère m'adressait une question visiblement destinée à mon père qui saisissait aussitôt l'occasion. Il n'était pas rancunier. Il répondait d'abord à l'impersonnel, puis, feignant de se tromper, il continuait la conversation en s'adressant à ma belle-mère.

Mes études terminées, il avait été convenu que je voyagerais. Je continuai pourtant, pendant un an, de mener à Fontile une existence sans but que rien ne justifiait. A plusieurs reprises, j'avais annoncé mon départ, mais la mauvaise santé de mon grand-père, le silence désapprobateur de mes parents quand je feignais de vouloir me préparer, m'étaient autant de prétextes de rester. A la fin, la famille prit son parti de me perdre pour un temps.

— C'est vrai cette fois que vous allez étudier à la ville ? me dit un vieil ouvrier, qui avait servi chez mon grand-père.

— On le dit.

Je n'aimais pas qu'on parle de mes affaires, ni surtout qu'on fit allusion à mes départs manqués. J'éprouvais à cette époque à l'égard de Fontile une sorte de haine.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit l'homme, et si je vous en parle, c'est que mon fils part aussi. Il a obtenu une bourse d'études. Je voulais vous demander de le voir un peu là-bas.

— Lequel de vos fils, demandais-je, hésitant à m'engager.

— Jean-Louis. Il aime tellement l'étude et puis, ça ne nous coûte rien.

Croyant avoir été trop loin, il se reprit :

— Moi, ça ne m'aurait rien dit. On n'a pas besoin de ça quand on est pauvre. Mais, après tout n'est-ce-pas, ce sont ses belles années qu'il perd.

— Je le verrai.

— Merci, Monsieur Julien, je compterai sur vous, dit-il en s'éloignant.

Ce soir-là, je décidai de ne pas partir. Mais une semaine plus tard j'avais dit adieu aux miens pour trois ans.

Installé dans mon ancienne chambre, dans les meubles que j'aimais, au centre de cette ville de province que je ne quitterais plus, il me tardait de nouer de solides relations, de me créer des habitudes, de vivre enfin comme un homme de Fontile : jouant aux cartes, buvant un verre en compagnie, fréquentant quelques salons, où je serais choyé, et peut-être un jour faisant un beau mariage.

Ma chambre, dont les deux fenêtres donnaient rue Principale, était ensoleillée dès onze heures. Après une promenade du côté des ponts, je trouvais bon d'y rentrer, le visage et les mains gelés, et de sentir en regardant de belles reliures ou des reproductions de tableaux, l'envahissement progressif d'une chaleur alanguissante. J'aspirais à me reposer de l'ambition désordonnée qui, m'ayant tenu en alerte depuis six ou sept ans, m'avait rendu hostile à la bienfaisance de la vie.

Renonce-t-on à la littérature quand on n'a plus l'espoir de triompher par elle ? Je ne le crois pas. On continue pour soi.

Ma belle-mère mettait une ombre à ce tableau. Elle m'avait laissé entendre discrètement, dès le deuxième jour de mon arrivée, que ses amis s'étonnaient de me voir rester sans situation. Grâce aux relations de mon père et de M. Aquinault, il serait facile de me placer. Je n'avais qu'à en exprimer le désir. On ne contrarierait pas mes inclinations. Enfin, il devait bien exister une place qui me fit envie. Quand ma belle-mère prononçait le mot situation, elle le gonflait de prestige, le dépouillait de toute idée de labeur obscur. Elle faisait

miroiter cette idée comme on manie un instant un jouet compliqué pour en apprendre le mécanisme à un enfant. Elle le faisait avec la fierté d'une fille de fonctionnaire arrivé.

Mais l'atmosphère était trop tendue dans la maison, pour qu'elle s'occupe de moi. Une crise, dont je ne saisissais pas encore toute la portée, sévissait depuis quelque temps. Grand-père, sous prétexte qu'il empêchait tout le monde de dormir, avait été évincé de la chambre qu'il partageait depuis des années avec ma grand'mère, et relégué dans la partie inhabitée, située au-dessus des entrepôts. Il se levait la nuit et, par malice, disait ma grand'mère, il traversait toute la maison en geignant. De ma chambre j'entendais ses gémissements et ses étouffements. Le matin, il se confondait en excuses et en explications, mais il récidivait le soir même. Il dormait tout le jour et ne sortait de ses quartiers que la nuit. A cause de lui on ne pouvait plus garder de bonnes. "Il nous fera tous mourir", disait ma belle-mère. Cependant elle évitait de se mêler à la querelle. Dans sa famille, la vieillesse était sainte. Gustave Aquinault, du vivant de son père, ne recevait jamais lui-même. Il laissait cet honneur au vieillard et il ne voulait pas qu'on l'appelle monsieur devant celui-ci. Dans la conversation de mon grand-père revenaient sans cesse comme un leit-motiv les mots hôpital et hospice. Le lendemain de mon arrivée, à table, il avait raconté un épisode du grand incendie de Fontile. Une nuit, vingt ans plus tôt, le feu avait rasé l'hôpital des Sœurs et les écuries municipales. Ces deux immeubles étaient situés dans des quartiers éloignés l'un de l'autre. Quelques jours auparavant, un vagabond, chassé honteusement par les religieuses, avait maudit l'hospice. Le shérif, croyant à une conspiration avait armé des volontaires. Ils étaient sortis deux par deux et avaient patrouillé les rues jusqu'à l'aube. Au matin on avait trouvé des sacs de plumes imbibés de pétrole sous les escaliers de plusieurs édifices publics. L'émoi avait duré plusieurs jours.

J'étais seul à trouver un intérêt historique à ce récit. Les autres mangeaient en silence. Je ne compris pas tout d'abord. Les préoccupations du vieillard étaient centrées sur l'hospice où il songeait à se retirer. Grand'mère avait dû lui répéter qu'il serait mieux qu'à la maison, plus près des médecins, veillé nuit et jour... J'étais navré, mais ne pouvais rien pour lui.

Il y avait aussi un mystère autour de mon père. Il recevait des appels téléphoniques, auxquels il répondait en grand secret, d'une voix changée, celle que prend naturellement un homme en s'adressant à une interlocutrice.

J'aimais profondément mon père et j'éprouvais une sorte d'an-

goisse à l'imaginer lié à une femme que je ne connaissais pas. Je ne voulais rien apprendre de plus que ce que j'avais deviné. Je réalisais des prodiges pour rester dans l'incertitude. Surtout qu'il ne soupçonnât jamais que j'avais deviné !

Je cherchais autour de moi des jeunes gens de mon âge susceptibles de devenir sinon des amis, du moins des relations agréables. Plusieurs de mes camarades de collège avaient été éloignés par ma faute. La plupart se donnaient d'ailleurs entièrement à leur carrière, jouaient au bridge entre eux ou au golf avec des hommes d'affaires bedonnants. Je ne m'intéressais à rien de ce qui composait leur vie. J'avais des préoccupations d'adolescent, n'aspirant pas à la politique et n'ayant aucune ambition financière.

Mon ami d'enfance, Georges Lescaut s'était retiré dans un monastère; Daniel de Vaux en avait encore pour un an à l'université; Edward Wilding, marié à la cousine d'André Laroudan, ne voyait plus personne. Ayant fait partie de la petite bande d'anarchistes qu'il avait réunie toute une saison avant son escapade avec André, je l'avais perdu de vue peu après. Il manquait trop de globules rouges. Sa cousine Dorothee allait beaucoup dans le monde, mais son amour pour Edward, à qui elle avait été fiancée, puis pour André Laroudan, avait eu trop de publicité. Elle promenait dans les salons un désenchantement de vierge-veuve. Enfin Gilberte Berthomieu m'attirait beaucoup. Mais le scandale de l'interdiction de sa mère l'avait forcément isolée. Les événements, comme l'interdiction, pour lesquels on s'est passionné en se basant sur ce que le public peut en connaître, gênent les relations avec les personnes qui en ont été les acteurs. On ne sait jamais jusqu'à quel point on doit avoir l'air d'être au courant. D'autre part, à cause de nos affaires, pour ne pas avoir l'air de nous mêler de politique, nous nous abstenions de fréquenter chez le député.

En attendant, tous mes gestes, toutes mes démarches, me faisaient des amis dans le peuple. Je demandais par leur nom les chauffeurs de taxi, leur donnant ainsi l'impression de les favoriser. Il n'était indifférent de dépenser vingt dollars dans un restaurant que nous fournissions, pourvu que le propriétaire, que j'avais demandé à voir en entrant, fût présent; s'il était absent et si personne de sa famille n'était là, je trouvais aussitôt un prétexte pour amener mes invités ailleurs. Il faut dire que je continuais de toucher la pension que mon père me faisait depuis trois ans.

Si j'étais le premier sur les lieux des incendies, ce n'était pas en spectateur. Je me dépensais avec enthousiasme, secourant les sinistrés, les transportant en auto, m'interposant auprès des voisins pour les loger temporairement et leur avançant quelquefois l'argent

nécessaire à leur subsistance immédiate. Ma conduite ressemblait en tous points à celle des candidats politiques.

— Est-ce ainsi que tu prépares ta candidature ? me demanda en riant mon père. D'autres personnes partageaient cette opinion. Il vint même une délégation d'un quartier dont mon père possédait presque toutes les maisons, m'offrir une candidature de conseiller municipal.

— Si vous me poussiez à la mairie, répondis-je.

Ils furent offusqués de ma légèreté et s'en retournèrent, non sans avoir vidé plusieurs bouteilles à mes futurs succès.

Avec les humbles, je ne faisais aucun effort pour être non seulement à l'aise mais recherché et aimé. Chez les Laroudan, les Wilding, les Désartois, j'avais quelquefois l'impression qu'il me fallait justifier ma présence. Ceux qui n'avaient pas d'argent avaient la sensation de s'élever en s'approchant de moi sans cependant espérer des avantages de nos relations. Il leur suffisait qu'un peu de l'éclat et des privilèges que donne l'argent rejailit sur eux.

Mon apparence extérieure se ressentait de ce rôle. J'avais le comportement sérieux et réfléchi d'un pasteur protestant. Ce fut François Bonneville, un journaliste que je voyais souvent, qui me rendit conscient de ce ridicule. Il voulait m'entraîner avec lui chez une des nièces de ma belle-mère, Armande Aquinault.

— A trente ans, Julien, tu délibères d'une sortie comme si le sort du monde en dépendait. Laisse donc de côté les raisons d'États et réponds : oui ou non. D'ailleurs, continua-t-il, Armande s'intéresse à toi. C'est elle qui m'a demandé de t'amener.

J'avais naguère rencontré Armande quand sa famille était le but de nos sorties du dimanche. Elle était empâtée et ventruée et paraissait destinée à n'être jamais belle. Je m'étais trompé. De cette chrysalide informe était sortie une femme d'une beauté envoûtante. Au repos elle eût pu inspirer un grand amour romantique ; mais dès qu'on l'entendait parler et rire on s'apercevait aussitôt qu'elle n'avait rien de 1830. Elle était enjouée, moqueuse, cruelle dans ses réparties.

En la voyant, j'eus la sensation de l'avoir aimée déjà puis perdue. Et s'il se fut agi d'une femme que j'avais connue et quittée, j'eus compris que mon sentiment en une seule entrevue eût pris cette ampleur. Mais c'était une inconnue ou presque.

Les Grecs ne l'auraient pas trouvée belle. Il entrait dans la composition de sa beauté, un éclat des formes qui n'était pas entièrement attribuable à la régularité des traits, à la texture de la peau ou à la

proportion des membres, mais plutôt à la vivacité qui caractérisait ses mouvements, au charme puissant qui émanait d'elle.

Elle avait des membres d'enfant, des bras et des jambes, dont on sait qu'ils ne changeront plus mais qui gardent la beauté des membres dans la mue. J'étais ébloui par la saillie des épaules, par les menues attaches des genoux et des poignets. Elle donnait au premier abord une impression de fragilité, comme si elle allait se ternir ou s'effriter sous les doigts. Mais le cou, qu'un étroit col d'alpaca bordait, rassurait aussitôt sur sa consistance. Dans le visage, où s'alliaient la délicatesse et la santé longtemps attendue, le nez dont la tendance à devenir aquilin avait été corrigé par une hérédité moins aristocratique, et la bouche discrètement charnue, avaient été portés à leur perfection.

Elle s'était avancée près du piano, au fond de cette pièce drapée de bleu, plutôt exigüe, et que prolongeait un autre salon. Au mur de cette seconde pièce, au-dessus d'un bahut de chêne, un grand miroir la reflétait dans la pénombre. C'était comme la présence immobile, derrière la glace, d'une évocation féminine d'une époque désuète qui nous écoutait. Des mots tendres se formaient dans sa gorge, bombaient un instant sa lèvre supérieure, puis s'élançaient dans l'air. Je la voyais de profil, son cahier à la main et la tête tournée vers le piano. Elle ne voulait pas avoir l'air de chanter pour Bonneville et pour moi. Il la pria de reprendre un extrait d'Orphée. Sur la dernière note, elle se tourna vers nous.

— Je pourrais continuer toute la nuit, dit-elle.

— Je pourrais vous entendre toujours, répondis-je.

Elle chanta une églogue. Je songeais à Watteau et il me semblait la voir, la pénombre et le miroir aidant, au temps des fêtes galantes.

Je ne trouvai qu'un remerciement banal. Bonneville répétait :

— C'est magnifique, c'est vraiment magnifique.

— Vous ne pouvez pas changer de mot, dit-elle.

J'étais si ému, si troublé, les sentiments se pressaient si violents en mon âme qu'aucune parole humaine, me semblait-il, n'aurait pu les rendre.

Quelques instants plus tôt, j'étais heureux. Et tout à coup, cette jeune fille aux membres imparfaits, aux épaules encore informes, avait remué au fond de moi des braises ardentes. Un instant, j'avais désiré apercevoir la chair vieil ivoire de sa gorge, la vacuité interrogatrice des prunelles grises. Je me rappelait des confidences : "Je ne pouvais pas savoir que je vous plaisais... Je croyais que vous ne me voyiez pas."

J'avais fait porter des chrysanthèmes à Armande. Je brûlais de

la revoir, de lui avouer mon sentiment. Déjà, dans mes rêves, je me voyais admis auprès d'elle à toute heure; je devenais son amant. Je chassais aussitôt cette pensée comme indigne d'elle et de moi. Mais à chaque reprise, mon rêve allait un peu plus loin. Je m'étais défendu contre l'idée de la prochaine rencontre, puis des premiers baisers, puis des rendez-vous. Je n'imaginai pas qu'elle put m'avoir reçu par curiosité.

Sa réponse se fit attendre deux jours. Elle arriva enfin : deux lignes polies sur une carte imprimée. Ma désillusion fut atroce.

A cause d'elle et parce qu'il était le seul qui put m'en parler, je ne quittais plus Bonneville. J'allais, vers cinq heures, le rencontrer au journal. Les bureaux de l'unique quotidien de Fontile occupaient en partie un immeuble de pierre situé en face de la gare dont il était séparé par un mouvant rideau de peupliers. Derrière l'immeuble, une voie ferrée s'engageait dans une ruelle pour desservir une fabrique, puis enfonçait son arc entre deux rangées d'ormes vers le cœur de la ville. Le quartier m'était familier. A l'époque où le bitume avait remplacé le macadam de ses rues, alors que je portais la culotte, cette partie de la ville, la plus éloignée de la rivière, avait assumé définitivement un visage crasseux.

Je trouvais Bonneville dans son bureau, adossé au grillage qui le séparait de la salle, discutant politique ou littérature au milieu de jeunes gens dont je connaissais les familles mais qui, étant de la génération suivante, m'étaient pour la plupart inconnus. Après leur départ, j'amenais Bonneville dîner puis nous restions à causer jusqu'à la nuit. Un ami du journaliste, un commis du nom de Loignon venait nous rejoindre. Nous étions habitués à lui; nous ne remarquions même pas sa présence.

Loignon s'était attaché à Bonneville comme ces reîtres d'autrefois qui se livraient corps et âme à un maître. Chassé de son réduit de célibataire par l'ennui, Loignon avant de connaître le jeune homme, se tenait presque tous les soirs à la porte des restaurants, à l'affût de distractions. Il s'était présenté lui-même à François, qui, éloigné de sa famille, s'ennuyait aussi à Fontile. François le retrouvait partout où il allait. Il fut d'abord importuné, mais Loignon persévéra. Bonneville s'habitua bientôt à ce compagnon forcé et même l'utilisa. Devant moi, il secouait faiblement son joug. Je m'étais aussi habitué à lui et quand il n'était pas là, le soir, nous nous surprenions à nous demander ce qu'il pouvait bien faire.

Bientôt, averti de notre présence par le reflet des lumières, il accourait de toutes ses jambes.

Il ne pouvait être seul un moment. En montant dans un wagon, Loignon plaisantait déjà avec le contrôleur. On ne résistait pas à son bagout, à ses histoires. Le genre humain était son ami. Il allait cependant d'instinct aux prêtres ou aux religieuses. Le prêtre voulait-il se remettre à son bréviaire, Loignon avait l'art de lui délier la langue. Il s'informait toujours du nom et de l'adresse de ses victimes. Et deux ans après la rencontre, de passage dans la municipalité où habitait son «ami», il allait lui rendre visite. «Comment vont les enfants et leur charmante maman?» s'informait-il. Les gens ne le reconnaissaient pas? Il refaisait connaissance, déclinait leurs noms, leur généalogie, leur parlait de leur métier. Il fallait se rendre à l'évidence : c'était un ami. Il avait en interrogeant un sourire d'enfant assuré qu'on va satisfaire sa curiosité. Toute sa personne révélait un homme plein de complaisance envers lui-même. Quand il tenait à donner une haute opinion de sa personne, il parlait de ses «amis». Il le faisait avec une verbosité qu'il prenait pour de l'érudition.

Ce soir-là, il voulait nous intéresser et réussissait admirablement le contraire.

— Allez nous chercher du cognac, Loignon, dis-je en lui tendant un billet.

Interrompu au milieu de son discours, il prit le billet mais ne bougea pas de sa chaise. Il allait reprendre le fil de son interminable aventure.

— Dépêchez-vous ! Voyons Loignon, vous savez que les débits ferment tôt maintenant.

Il comprit que nous voulions nous débarrasser de sa présence. Il avait le double de notre âge. Il ravala cependant l'humiliation et se contenta de dire en riant :

— C'est impoli des gens instruits, n'est-ce pas François.

— Je me suis laissé dire que c'est inhumain.

— Ce pauvre Loignon, me dit François quand il eut entendu retomber la porte derrière le commissionnaire, il ne sait jamais s'arrêter.

— Je le trouve bien amusant.

— Oui, mais à certaines heures je voudrais bien pouvoir m'en débarrasser

Loignon rentrait avec la bouteille. Je sentais François préoccupé, mais je ne voulus pas l'interroger.

— Gardez la monnaie, dis-je brutalement à Loignon.

Il se récria :

— Non, fit-il, je ne veux pas. Vous me méprisez...

Je crus qu'il allait pleurer. François le gourmanda amicalement.

— Voyons, Loignon, nous vous traitons en camarade. Allez-vous en avant que nous nous fâchions.

Avant de sortir, il empocha la monnaie.

Ce soir-là, j'entendis par hasard une conversation sous ma fenêtre, entre mon père et le surintendant de l'immeuble du journal, Oscar Chamel, frère du pharmacien. Les deux hommes revenaient de jouer aux cartes et mon père avait prêté de l'argent à Chamel. Il le faisait souvent pour avoir un compagnon. Quand Chamel gagnait il entraînait en colère et ne reculait devant rien pour l'humilier. Quand son protégé avait perdu, tout allait bien.

C'était donc là l'explication des appels téléphoniques mystérieux. J'aurais voulu le crier à tout le monde car la passion du jeu ne me paraissait pas infamante comme l'adultère. J'aurais voulu me jeter aux pieds de mon père et lui demander pardon d'avoir osé le juger. En bas, Chamel ne lâchait pas prise. Debout sous le réverbère, il retenait mon père.

— Ma fille n'a pas de dot.

— Nous y verrons, dit mon père.

— Elle se mariera dans une semaine.

Chamel ne voulait pas perdre le prix de tant de lâcheté, sinon pour lui-même du moins pour sa fille.

— J'ai dit : Nous y verrons. Je n'aime pas qu'on insiste. Bonsoir Chamel.

Pourquoi mon père dotait-il la petite Chamel ? Surtout dans les circonstances, qui étaient troubles comme on va le voir.

Oscar Chamel était issu d'une bonne famille, mais dès l'âge de douze ans, ses maîtres avaient perdu toute autorité sur lui. Renvoyé de plusieurs collèges, pour indiscipline et mauvaise conduite, il se plaça comme petit commis dans une usine. Il accomplit son travail à la satisfaction de ses patrons, mais il continua de faire la honte de son père. Un jour, il annonça à celui-ci qu'il s'était marié le matin même, mais il ne lui présenta pas sa femme. Celle-ci était le fruit du concubinage d'un maçon ivrogne et d'une femme de peine. Elle avait passé son enfance dans les rues. Il le dit franchement à son père, qui désormais lui interdit sa porte.

Il continuait de fréquenter en célibataire chez son frère et chez le docteur Desartois. Quand il restait quelque temps sans sortir, sa femme lui disait :

— Va t'ennuyer chez tes snobs si le cœur t'en dit...

Devant une femme de cinquante ans, vulgaire, de caractère tyrannique, on se prend à rêver aux charmes depuis longtemps résorbés.

dont la trace même a péri, qui ont naguère inspiré l'amour. Elle avait dû être jolie, autant que ce genre de femme peut l'être. Maintenant elle faisait songer à une vipère : ses yeux étaient cernés de violet, le bas du visage avait amolli. Devant les hommes, elle retrouvait un rire de garce.

Son mari n'avait pas été mieux préservé. Il avait le crâne et la bouche dégarnis et souffrait d'une affection cutanée qui, à la moindre émotion, lui envoyait au visage une poussée de sueur adipeuse et nauséabonde.

Timide et obséquieux avec les puissants, il écrasait les petits de sa morgue. Il avait gardé de son passage au régiment une raideur de sergent et la manie du commandement. Il déplorait qu'on ne lui permit pas dans le civil de continuer à porter l'uniforme ou du moins d'indiquer par un insigne le rang de major qu'il occupait dans l'armée. Quand un de ceux avec qui il était en contact ne s'en laissait pas imposer, il le persécutait.

Il avait échoué avec François, et se vengea par des persécutions sourdes. Comme surintendant de l'immeuble du journal, il surchauffait les bureaux quand le mercure montait puis lésinait sur le combustible par les jours froids. Dans la rue, il le saluait une fois et le lendemain comme Bonneville lui rendait sa politesse, il détournait la tête insolemment. Comptant que les petites tracasseries viendraient plus sûrement à bout de sa patience que les grands éclats, il lui rendait la position intenable par des vengeances de concierge.

Il reprochait surtout à François ses relations avec moi. Il avait une fille unique, une fillette rougeaudé et bien en chair, aux cheveux toujours nattés en deux tresses bien égales, au nez petit et retroussé qui lui donnait un air d'espièglerie crâne. Par contraste, les autres fillettes du couvent avaient devant elle l'air de chiens mal lavés. Tous les garçons la recherchaient, même Bonneville, à ma surprise. Un jour, il fallut se rendre à l'évidence qu'elle était enceinte. Chamel crut tenir sa vengeance contre Bonneville. Il accusa formellement François devant le gérant en demandant à celui-ci de tenir l'affaire secrète. Entre temps, la jeune fille, qui ignorait les projets que son père avait pour elle, alla tout déclarer aux parents de Mareux. La famille de ce dernier ne badinait pas avec l'honneur. Il fut décidé qu'il réparerait. Quand la jeune fille apprit les projets de son père, elle avoua que Mareux n'était qu'un expédient, mais Chamel qui avait trouvé une solution satisfaisante, ne voulait plus tout remettre en question. La jeune fille ne fut pas surprise que M. Pollender payât sa dot.

Près d'un restaurant, je rencontraï Mareux. Il avait dû se battre.

Il était sans cravate, la chemise ouverte sur la poitrine, le pantalon couvert de boue, le pardessus et le gilet déboutonné. Contraste frappant, son visage ne reflétait aucun désordre. Son père traversait la rue en sens inverse, le visage recouvert de poussière de bois. Je remarquai les lèvres minces du vieillard, ses yeux gris insistants, dont la fixité pouvait être prise pour de l'attention ou pour un manque de profondeur.

Mareux passa devant son père, le regarda froidement comme un inconnu et continua effrontément, sans plus s'occuper de lui que s'il se fût agi d'un importun.

Le vieux s'arrêta sur le trottoir, comme médusé. Il avait toujours l'air un peu médusé. Les yeux fixes, il suivit son fils du regard sans qu'il fut possible de deviner quels sentiments l'animaient. Mais il resta là, planté, sans expression, dans son pardessus couleur de glaise, aux bords râpés.

*(à suivre)*

ROBERT CHARBONNEAU

*Tous droits réservés.*

## LA MUSIQUE

### LES CONCERTS DU PLATEAU

On n'était pas sans inquiétude sur la situation de l'orchestre des Concerts Symphoniques. Une diversion de plusieurs de ses éléments les plus importants vers une entreprise concurrente — dans un domaine où il ne devrait y avoir place que pour la collaboration — avait pu faire craindre pour l'avenir même de l'institution. Le premier concert de la saison, celui des 3 et 4 octobre, placé sous la direction de Désiré Defauw, vint heureusement démontrer que le niveau artistique et technique de l'orchestre n'avait en rien été entamé, et ce qui est également important, que le public était resté pleinement fidèle aux soirées du Plateau. Il faut s'en féliciter, car dans leurs dix premières années d'existence les Concerts Symphoniques ont rempli une fonction essentielle dans la vie artistique de Montréal, une fonction dont on ne mesure pas encore la portée, et, grâce aux efforts de leurs directeurs successifs, ils ont réussi à se placer au rang des premières manifestations symphoniques de l'Amérique du Nord.

Le programme de ce premier concert était d'ailleurs bien propre à mettre à l'épreuve les qualités techniques et artistiques de l'orchestre. *L'Ouverture d'Euryanthe*, de Carl-Maria von Weber, par quoi débutait la soirée, est sans doute pour les exécutants moins redoutable que la *Symphonie Jupiter*, de Mozart, qui la suivait. Mais elle exige, précisément parce qu'elle est un peu touffue, une très grande précision du phrasé et du rythme. Elle demande aussi une intensité d'expression qu'on était bien sûr de trouver dans l'interprétation, toujours ardente, de M. Defauw. C'est cependant dans une œuvre comme la *Symphonie Jupiter*, comme d'ailleurs dans toutes les compositions de Mozart, qu'on peut juger de la valeur d'un orchestre. Rien n'est plus difficile que la simplicité. La moindre défaillance technique, la moindre erreur de perspective, la moindre faute de goût, y acquièrent une résonance incongrue. La limpidité mozartienne exige ainsi une sûreté absolue d'exécution, et il est juste de reconnaître que l'orchestre remplit cette condition d'une manière qui fait bien augurer de la saison qui s'ouvre.

Si l'exécution fut ainsi impeccable, on peut se demander si l'interprétation était au même niveau. Peut-être manqua-t-elle un peu de cette grâce qu'on associe si naturellement au nom de Mozart ? Peut-être le rythme fut-il parfois un peu trop robuste dans une œuvre où la délicatesse dans les nuances est aussi essentielle que l'intensité dans l'expression ? Peut-être son style montrait-il plus la solidité romaine que la finesse hellénique à laquelle on a dit que la *Symphonie Jupiter* doit son nom ?

Il semble que le tempérament de M. Defauw se soit trouvé plus à l'aise dans le reste de la soirée. Nous ne parlerons pas du Concerto en la mineur pour violon de Glazounoff, car il n'ajoutait en vérité pas grand'chose au programme. Œuvre de pure virtuosité, employant les recettes les plus usées du genre, son seul avantage fut de permettre au soliste, M. Noël Brunet, de faire montre d'une technique consommée et d'un goût irréprochable.

La deuxième partie du programme était consacrée à deux contemporains parmi les plus populaires : Ravel et Respighi. Elle permet de constater une fois de plus à quel point les compositeurs modernes semblent dénués d'inspiration musicale proprement dite. La musique est un art indépendant, et bien que son association avec d'autres, particulièrement avec le drame et la danse, soit singulièrement féconde, elle ne doit rester que secondaire, sinon accidentelle. La musique doit pouvoir se suffire à elle-même. Cela ne semble pourtant pas être l'avis de la plupart des musiciens d'aujourd'hui, qui trop souvent paraissent obligés de recourir à des thèmes extérieurs ou à des esthétiques différentes. Est-ce là qu'il faut rechercher l'explication de l'abandon si général de l'armature classique, celle de la sonate, du concerto et de la symphonie ? Peut-être, car cette armature ne peut servir qu'à la musique pure. Si l'inspiration fait défaut, ou si elle vient d'ailleurs que de la musique, c'est ailleurs aussi qu'il faut prendre le cadre. C'est ainsi que tant d'œuvres modernes ne sont au fond que la transposition en musique de conceptions inspirées par d'autres branches de l'art, et que leur sens paraît si souvent être avant tout descriptif ou pictural. Cela ne veut pas dire qu'elles manquent de charme ou même de toute valeur musicale. Cela ne veut pas dire non plus que la musique fonctionnelle doive être honnie, car on y trouve des chefs-d'œuvre parmi les plus grands. Mais cela signifie qu'il y a parmi les compositeurs modernes une sorte d'incapacité de penser en musique, et que cet affaiblissement de l'inspiration musicale est bien peut-être l'indice le plus grave du déclin.

Ni Ravel ni Respighi n'échappent à cette tendance, et celles de leurs œuvres exécutées au concert des 3 et 4 octobre sont même assez caractéristiques à cet égard, d'autant plus caractéristiques peut-être que l'une et l'autre, la *Suite de Ma Mère l'Oye* comme les *Pins de Rome*, ont de grandes qualités. Il serait sans doute injuste de reprocher à la *Suite de Ma Mère l'Oye* de n'être pas de la musique pure, puisqu'elle est une partition de ballet. Il est d'ailleurs étonnant, et assez rare, qu'une musique conçue pour la danse puisse être jouée au concert sans perdre par là une grande partie de sa signification. Si Ravel y a réussi, c'est bien la preuve qu'il est arrivé à créer en même temps une œuvre d'une valeur musicale si marquée qu'elle peut se passer de sa justification originelle : la pantomime. En effet, et sans avoir recours aux artifices de la scène ou à l'enchantement de la danse, la *Suite de ma Mère l'Oye* révèle une puissance d'évocation, un coloris, un humour et une fantaisie qui suffisent pour rendre aux contes de fées qui lui servent de prétexte cette merveilleuse réalité qu'ils ont dans l'âme des enfants.

Quant à Respighi, s'il appartient aussi à l'école descriptive, ses qualités sont différentes. Il a tout d'abord le mérite d'avoir contribué à racheter la musique italienne d'un siècle de vulgarité, de Rossini à Puccini. Il n'y a pas une faute de goût dans son œuvre, et si son inspiration n'est pas toujours très originale, si son style manque parfois de vigueur, jamais il ne se laisse séduire par la facilité et par le théâtralisme auxquels ont succombé tant de ses compatriotes. Tout cela est apparent dans les *Pins de Rome*. On peut même aller plus loin : le dernier morceau de la Suite, intitulé les *Pins de la Voie Appienne*, par son évocation un peu lourde, mais obsédante, de la puissance de Rome

— puissance de ses lois et de ses proconsuls, puissance de ses armées en marche, puissance de ses routes sillonnant les pays conquis — atteint une telle force d'expression, et on serait tenté de dire, une telle grandeur, qu'on peut se demander si ce n'est pas dans le genre héroïque plutôt que dans le genre descriptif des autres mouvements que se trouve la véritable originalité de ce compositeur.

Le deuxième concert de la série, celui des 17 et 18 octobre, ne confirma cependant pas en tous points les promesses du premier. Quelques flottements vinrent rappeler que les changements constants dans la direction finissent toujours par entamer la qualité de l'orchestre, et que la perfection technique ne s'acquiert que par une patiente préparation sous une direction continue. C'est d'ailleurs le système qui est en cause ici, et non les personnes. M. Defauw a montré ce dont il était capable durant les années où il avait la charge exclusive des Concerts Symphoniques, et particulièrement dans la saison 1942-1943, où l'orchestre arriva à un degré de préparation technique qu'il n'a plus retrouvé depuis. Quant à M. Georges Szell, qui dirigeait les soirées des 17 et 18 octobre, il laissa sur ses auditeurs une impression telle, non pas tant par l'originalité de son style que par la rare fidélité de son interprétation, que personne ne songerait à lui imputer les quelques imperfections de l'orchestre.

M. Szell ne semble en effet avoir d'autre ambition que de laisser parler la musique. Il ne pense pas qu'il faille aider le compositeur à s'exprimer. Sa conception de l'orchestre et de son chef est celle d'un docile instrument. On n'est véritablement plus habitué à une telle humilité dans l'interprétation ni à une telle sobriété dans l'exécution. Ces qualités s'affirmèrent tout d'abord dans l'Ouverture d'*Oberon*, qui préludait au reste du programme. Cette pièce de Carl-Maria von Weber est l'une des plus équilibrées qu'il ait écrites, et elle donna à M. Szell et à l'orchestre une première occasion de montrer une maîtrise complète dans le style et dans la technique de l'exécution. Mais c'est surtout dans la *Cinquième Symphonie* de Beethoven que se révéla la conception que M. Szell se fait de son rôle de chef d'orchestre. Cette œuvre majeure avait été, ces dernières années alourdie par une signification politique dont on avait voulu l'affubler, et qui était due plus à l'accident d'un rythme initial qu'aux intentions du compositeur. M. Szell a réussi à nous le faire oublier. Sans doute cette symphonie contient-elle, comme toute la musique de Beethoven, un élément subjectif fortement marqué, mais il serait faux d'y voir autre chose que de la musique, une musique admirablement équilibrée, où l'intensité du sentiment n'entame jamais la suprême beauté de la forme, et où la ligne architecturale n'est jamais affectée par des intentions philosophiques comme dans la *Neuvième*, ou poétiques comme dans la *Pastorale*. Le mérite de M. Szell — et il est grand — fut donc de nous avoir donné la *Cinquième* comme elle avait été conçue, aussi simplement, mais aussi pleinement.

Ce mérite est plus rare qu'on pourrait le penser, car alors que si souvent, et surtout dans le cas de morceaux célèbres et de chefs célèbres,

la compréhension que l'interprète a de l'œuvre vient se placer comme un voile entre l'auditeur et le compositeur, M. Szell a su, lui, établir d'emblée entre le public et la musique la communion la plus complète et la plus constante, sans chercher un seul moment à imposer sa conception propre. Si son style n'avait peut-être pas la grandeur tragique d'un Wilhelm Furtwaengler ni la religieuse ferveur d'un Franz von Hoesslin — pour ne citer que ces deux parmi les plus grands interprètes beethovéniens de notre temps — il se distinguait par une limpidité, une sûreté et une justesse qu'on rencontre bien rarement. On en oubliait le chef; on en oubliait même l'orchestre : on se trouvait seul avec Beethoven, seul avec l'une de ses œuvres les plus parfaites.

Le premier Concerto pour piano de Brahms, qui précédait la symphonie de Beethoven, laissa cependant une impression moins nette. Non pas que son style s'oppose nécessairement à la sobriété de M. Szell, car on sait que, malgré tout, Brahms est toujours resté maître de sa forme, et que les défauts qu'on lui reproche parfois (et souvent bien à tort) sont bien plus le reflet de la plus intense, de la plus absolue sincérité que d'un débordement des sentiments. Non, ce qui détonnait un peu dans cette exécution du premier Concerto pour piano, ce n'est pas l'interprétation de M. Szell, qui comme dans le Beethoven était toute de simplicité et de mesure, mais c'était bien plutôt le contraste entre cette interprétation et celle du soliste. M. Rudolf Firkusny joua cette œuvre avec l'éclat et la fougue de la jeunesse. Il en fit ressortir ce qu'elle a de romantique et d'intensément personnel. On ne lui disputera pas cette conception; elle peut être légitime; mais il n'en reste pas moins qu'entre le subjectivisme du soliste et l'objectivisme du chef d'orchestre il y avait une opposition qui ne pouvait manquer de se faire sentir, et qui se traduisit même par quelques défaillances dans l'orchestre. Il ne faut d'ailleurs pas exagérer cette discordance. Certes, elle tendait à déséquilibrer une œuvre dont l'équilibre intérieur n'est déjà pas très assuré, mais elle n'a pas empêché les auditeurs de recevoir cette impression d'impérissable beauté, ce souffle de poignante humanité qui marquent toutes les grandes œuvres de Brahms.

HENRI ROVENNAZ

## LES LIVRES

### LE JEU RETROUVE\* *par Marcel Raymond*

La position de Marcel Raymond dans nos lettres est bien particulière, et il nous apporte beaucoup de nouveau. La critique, au Canada, s'est trop souvent contentée d'être intuitive quand elle n'était pas dogmatique. Avec Marcel Raymond, elle est résolument scientifique. Il est évident dès le premier chapitre de ce livre qu'aucun jugement ne sera offert avant le rassemblement complet non seulement des faits, des œuvres, mais aussi des jugements antérieurs. Cette méthode, qui répond à une haute exigence, comporte sans doute assez peu de satisfactions pour l'écrivain : il ne trouvera peut-être pas beaucoup à ajouter aux données fournies par ses prédécesseurs.

On sent bien que Marcel Raymond n'a même pas songé qu'il courait ce risque, tant il lui reste à dire après les autres, tant il a pris de plaisir à éclairer de la diversité des opinions les personnages qu'il nous présente dans sa lumière à lui.

C'était pourtant une entreprise quasi-encyclopédique que de résumer les vingt-cinq dernières années du théâtre français dit d'avant-garde. Tant de choses nous demeuraient inconnues de ces grands animateurs, Copeau, Dullin, Jouvet, Baty, Pitoëff, qu'il était tentant de se perdre dans l'anecdote. L'érudition de l'auteur, la correspondance qu'il entretient depuis de nombreuses années (j'ai failli écrire : depuis sa tendre enfance, car le collégien de Saint-Jean recevait à ses lettres des réponses portant d'illustres signatures), lui eussent permis un livre brillant et facile.

Il a préféré un ton plus objectif. L'unité de son sujet ressort du titre même du livre. Retrouver le jeu perdu, voilà bien la mission commune que s'étaient donné ces hommes, par ailleurs si divers. La trame de cette révolution dans le théâtre moderne forme donc le fond du livre de Marcel Raymond. S'il situe chaque personnage dans son cadre, l'individualise avec beaucoup de relief, nous le rend présent et vivant, il n'en reste pas moins que c'est plus le sort du théâtre que celui de ses animateurs qui le retient.

Cette étude paraîtra très significative à tous ceux qu'intéresse l'évolution comparée des arts et des sciences, la correspondance plus ou moins exacte entre les orientations des diverses activités intellectuelles de l'homme à un même moment de son existence.

La nécessité où s'est trouvé le théâtre de se libérer des formes acceptées sinon imposées par une société bourgeoise, lui a fait entreprendre des expériences qui rejoignent celles de la peinture, de l'architecture, de la musique et de la poésie. Claudel, Ghéon, Giraudoux se sont « assimilés le théâtre au lieu de se laisser dévorer par lui ». Mais que ne doivent-ils pas à leurs interprètes et surtout à leurs metteurs-en-scène ?

Le théâtre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, emporté par la vague naturaliste était devenu un tissu d'habiletés où les trompe-

\* Aux Editions de l'Arbre, 1943.

l'œil et les trucs de toute sorte dispensaient l'imagination du spectateur de toute participation au drame, lui permettaient de le voir entièrement de l'extérieur. Ce n'est pas par hasard que cette époque a vu triompher un rationalisme desséchant et un veule scepticisme dont nous continuons de sentir si cruellement les effets.

« Le naturalisme a tué le théâtre. Il a confondu réalité et sincérité. Il ne voulait plus évoquer. Sous prétexte de modernité, d'humanité, de réalisme, il se bornait à l'imitation de la réalité quotidienne, devant laquelle l'imagination du spectateur ne retirait rien, n'ayant rien à chercher : tout était clair, étalé devant lui, il n'y avait rien à ajouter. Le spectacle perdait toute valeur incantatoire, cette magie qui en émane : il devenait comme une poésie sans image, des vers dans lesquels les mots n'ont que leur sens propre. Un art ainsi conçu se renie. L'art qui omet de transporter, l'art qui ne laisse pas d'ailes au rêve n'est pas un art. Le véritable art ne vit que de symboles ».

Ce que les grands animateurs de théâtre français moderne ont voulu faire revivre, c'est le vrai, l'authentique théâtre, inséparable du jeu. Les mêmes interprètes, donnant tour à tour la vie à Molière et à Giraudoux, à Shakespeare et à Pirandello ont rendu de nouveau sensible au public français la vocation réelle du théâtre. Ce n'était pas la révolution pour elle-même, la révolution négative qui s'insurge contre le passé et veut le détruire. Au contraire, s'il reniait les faiseurs boulevardiers, le théâtre moderne renouait avec Molière, mettait en pleine lumière le commun dénominateur de tout théâtre authentique.

« La définition du théâtre est aussi complexe que celle de la poésie : il n'est rien sur lequel on s'entende si peu, chacun s'imaginant que c'est celui qu'il pratique qui est le seul bon, le seul valable, le seul authentique. On pourrait le définir la représentation parlée et gesticulée d'une histoire, d'un conflit. Ce peut être aussi la présentation de personnages conventionnels, irréels, engagés dans une action dont le spectateur ne prévoit pas à l'avance l'issue. Parfois c'est l'exaltation d'une haute action de bravoure. Bien souvent, chez Molière surtout, c'est une peinture animée de mœurs ou de caractères.

« Claudel veut que ce soit une espèce d'univers réduit où les éléments une fois mis en branle se développent suivant les lois d'une logique qui leur est propre. Les personnages ne sont plus pour lui des manœuvres embauchés, mais des complices entre eux, reliés par quelque mystérieuse harmonie vitale, des personnages concertants comme les instruments d'un orchestre. L'œuvre dramatique devient donc une réalité vivante, possédant sa pulsation particulière et son existence autonome. Cette notion est fondamentale : elle pré-suppose la notion de convention et celle du jeu. Pour ce qui est de la logique propre des personnages, elle rejoint les idées de Mauriac sur les héros de romans. »

Cette « logique propre », elle est assurément le ressort unique des personnages de Claudel et la cause de l'envoûtement qui s'empare de la salle. Le jeu providentiel du bien et du mal y est tellement dramatique, tellement intime que le spectateur n'éprouve à aucun moment un sentiment de détachement : il est impliqué, compromis, il est présent sur la scène.

Un théâtre qui atteint à ce niveau n'a évidemment plus besoin d'une mise-en-scène réaliste; il n'est à aucun degré gêné par l'absence

ou l'imperfection des accessoires matériels; il vit le drame, et c'est assez. Bien mieux, l'attention ne sera désormais plus partagée entre des décors qu'on sait faux, des habiletés qu'on sait calculées et la signification humaine du texte.

Le véritable théâtre fait triompher le texte, le jeu des comédiens supporte les intentions de l'auteur. Ghéon donnait cette définition de la pièce poétique : « C'est composer avec l'acteur, avec sa voix, avec son corps, avec l'âme qui les anime, avec aussi tout ce qui le met en valeur (les trois dimensions de la scène, l'ombre, la lumière, la couleur, le fard, le masque, le costume; et par surcroît la musique, le bruit) un poème où le mot, tout en précisant la pensée, suscite autour de lui un système de formes, de rythmes, de rapports visibles, qui est proprement l'action, le jeu. Rendre la poésie au drame, c'est le rendre à sa vraie nature, à la fois plastique, rythmique et verbale; les trois indissolublement. »

Et Gustave Cohen : « Le théâtre ce n'est pas du noir sur du blanc, mais du rouge, du vert, de l'or, de la chair en mouvement sur les planches... il n'existe que comme composante de ces cinq formes primordiales : l'auteur, l'acteur, le spectateur, le metteur en scène et le musicien. »

Marcel Raymond conclut par une définition à lui : « Le théâtre est la fusion parfaitement équilibrée de l'élément gymnique et de l'élément rythmique, autour d'un texte suscitant des attitudes, des intonations, des mimiques, des pas, dans un certain décor suffisant pour frapper l'imagination au point juste, mais qui n'est pas nécessaire. »

Et il ajoute : « Il s'agit donc pour le théâtre de créer une métaphysique de la parole, du geste, de l'expression, en vue de développer une action ou de fouiller un caractère. Il existe un style spécifiquement dramatique. Le mot, manifestation humaine par excellence, prend une plus grande signification que dans la conversation : il est à la fois sens et signe. C'est ici qu'interviennent les intonations, la prononciation particulière des mots et jusqu'aux silences qui les accompagnent. Le mot libère tout un monde de formes; il est exagéré dans un sens ou dans un autre, selon l'intention cachée à révéler. Il est bien entendu qu'un dialogue n'est pas identique à une conversation. Il y a là déjà un procédé indispensable de transposition du réel au conventionnel dramatique.

Essentiellement, le théâtre repose donc sur la conversation et sur le jeu. »

Le livre se termine par un aperçu sur les conditions du théâtre au Canada français. Ceux qui ont suivi les Compagnons de Saint-Laurent savent quelle ferveur règne dans ce milieu pour le théâtre vrai, et quelle œuvre a accompli déjà ce groupe de jeunes artistes. C'est dans leur maison, qu'au cours de l'hiver 1943, Marcel Raymond donnait la série de cours qui formerait la matière du « Jeu retrouvé ». Le petit groupe qui allait l'écouter chaque dimanche a pu et, je pense, a su apprécier à la fois son érudition, son don d'exposition et sa foi dans le vrai théâtre.

Ce livre devrait figurer dans toutes nos maisons. Il prendra bientôt place dans les bibliothèques françaises, car c'est le meilleur ouvrage de synthèse sur la renaissance contemporaine du théâtre en France. D'aucuns s'étonneront qu'il ait été écrit par un jeune Canadien qui n'a jamais traversé l'Atlantique. On dira peut-être qu'une compréhension

aussi intime et aussi vraie du milieu français et parisien est improbable. Gustave Cohen, dans sa préface, parle de « prodiges d'ingéniosité, de science et d'intuition ». Et il est bien vrai qu'on ne sait ce qu'il faut le plus louer dans ce livre, la solidité de la composition (que Cohen compare aux fresques de Puvis de Chavannes et de Maurice Denis), la richesse et l'exactitude de l'information ou la finesse de la sensibilité. Assurément une combinaison heureuse de ces trois facteurs, appuyée par un style dépouillé et clair, a seule pu permettre une réussite de cette qualité.

Aux historiens de la pensée, « Le jeu retrouvé » apporte un document de premier ordre. Sur un mode de création intellectuelle, sur le fonctionnement et le mécanisme intime d'un art en révolution, il jette une vive clarté. De plus il situe, en l'intégrant dans le cadre de l'évolution artistique de la France, ce phénomène de la renaissance du théâtre, contemporain de la philosophie bergsonienne, de la poésie claudélienne, de la médecine freudienne et de la physique relativiste.

PIERRE DANSEREAU

22 octobre 1944

### VENT DU LARGE<sup>1</sup> par Jean-Louis Gagnon

Les sciences morales sont longtemps demeurées dans l'ombre au Canada français. Si l'on excepte le droit, où d'ailleurs nos œuvres sont encore rarissimes, il n'est peut-être pas de domaines de la pensée dont nos éducateurs se soient le moins préoccupés. Je n'en veux pour preuve que le jeune âge de nos écoles de sciences politiques dont une seule encore aujourd'hui peut être considérée comme étant sur un pied d'égalité avec ses sœurs de la médecine et du génie. Dans l'ordre chronologique de nos préoccupations, science politique, sociologie et autres sciences connexes figurent bons derniers avec comme prédécesseurs immédiats l'économie politique, enfant chère de M. Montpetit.

Cette lacune d'ordre éducationnel devait se traduire par une absence à peu près complète dans notre production littéraire d'ouvrage de sciences politiques et d'histoire générale. La publication d'un reportage politique d'excellente venue est sans doute un signe des temps et, espérons-le, un début.

Dans son *Vent du Large*, Jean-Louis Gagnon nous offre ses impressions d'un séjour de plusieurs mois outre-Atlantique répartis entre la Grande-Bretagne, l'Afrique et le Portugal.

De son passage dans ce dernier pays, Gagnon a conservé un souvenir pour le moins mêlé. Comme partisan de gauche, il lui est interdit de faire l'éloge d'un régime qui représente à sa face même l'antithèse du régime démocratique. Gagnon en veut au principe de la chose et ne peut se résoudre à admettre que, de prémisses qu'il juge fausses, découlent de bons effets. D'aucuns lui reprocheront d'attacher trop d'im-

1) Editions Parizeau, Montréal, 1943.

portance à la lettre et trouveront qu'il est plus sage de juger l'arbre à ses fruits. Il semble difficile de prendre pour acquis que Salazar est moins désireux du bien-être de son peuple que Staline. Dans le domaine des œuvres de paix, l'œuvre de Salazar, toutes proportions gardées, n'est pas moins admirable que celle des Soviets et, le moins qu'on puisse dire, c'est que dans le premier cas la révolution s'est opérée dans des conditions plus conformes aux normes du monde civilisé. Il apparaît comme illogique de refuser à l'un ce qu'on accorde à l'autre et, dans le cas qui nous occupe, la guerre actuelle ne saurait influencer notre jugement sur la valeur intrinsèque des deux systèmes.

Mais l'auteur ne passe qu'un instant au Portugal. Il s'empresse de nous amener à Londres, capitale du « rationnement des cheveux blonds, du Blackout et de l'Espoir ! » En termes élogieux mais mesurés, il nous montre un jour tour à tour Fleet-Street ou le Hollywood du Journalisme, St. James et Hyde-Park, Oxford et en particulier Eton où l'on voit évoluer dans les cours intérieures les jeunes seigneurs en hauts-de-formes. Tous ces monuments sont le témoignage d'une âme, d'un état d'esprit, d'une philosophie que Gagnon nous décrit habilement ici et là en quelques traits de plume.

« Remontons le Strand » fait défiler devant nous le peuple anglais. Dans « Liberté, Liberté Chérie » ce sont les silhouettes du monde politique qui se dessinent devant nous. L'auteur y trace un portrait de Churchill qui paraîtra au point à tous ceux qui savent regarder l'homme à distance, seule façon d'observer à la fois ses qualités de chef et ses déficiences d'homme. Viennent ensuite les partis avec sir Archibald Sinclair à la tête d'une équipe libérale envers et contre tous, et les trois ou quatre factions qui composent l'aile gauche : le British Labour Party, et le dilemme que pose sa présence au pouvoir; les Réformistes de Priestley et de Bartlett; enfin les Communistes du *Daily Worker*.

Comme il fallait s'y attendre, Gagnon s'attarde sur les forces radicales pour lesquelles il n'entrevoit de salut que dans une espèce de front populaire seul capable de vaincre les forces de réaction qui se cramponnent désespérément aux vieilles formules du capitalisme et de l'impérialisme. L'auteur s'applique ensuite à nous décrire dans ses différentes phases l'effort de guerre des Britanniques, de la lutte héroïque de septembre 1940 à la période des préparatifs immédiats de l'invasion. Les résultats ici sont moins heureux. Ramasser en un tout cohérent les multiples aspects des opérations militaires, en dégager les grandes lignes, est un exploit périlleux que seuls les spécialistes en la matière peuvent se permettre de tenter. Gagnon faillit à la tâche. Le style qu'il emploie sent trop le bulletin de nouvelles et il réussit difficilement à se débarrasser des formules vagues dont on tolère à peine l'utilisation par ceux qui commentent obligatoirement les faits au jour le jour.

Après un panégyrique habile du général de Gaulle qui constitue une des meilleures parties de l'œuvre, Gagnon consacre un chapitre au problème noir. C'est dans ces pages que la pensée de l'auteur est la plus dense et la mieux présentée. Gagnon nous met en face des forces en présence : d'une part l'impérialisme anglo-français, de l'autre la masse noire dispersée entre l'Afrique-Sud et les pays bordant la Méditerranée. Ceci lui fournit l'occasion de tracer, sans toutefois qu'il prenne parti, un parallèle entre les politiques coloniales française et anglaise,

le Français voyant dans le noir « un homme qu'il faut affranchir » et l'Anglais un « consommateur ».

« *Vent du Large* », tient à la fois du reportage, du récit de voyage, et de l'ouvrage de propagande. Celle-ci cependant est d'excellente qualité et nous repose des bobards que les officines de propagande se sont évertuées à nous présenter depuis le début des hostilités. Dans l'ensemble, Gagnon fait preuve d'une belle impartialité. S'il professe une admiration sans réserve pour les institutions politiques anglaises, il n'en dénonce pas moins d'une part les abus amenés par la dictature économique et de l'autre un certain esprit de caste omniprésent dans certaines sections de la société des Iles. S'il entreprend de nous faire voir les bons côtés de l'impérialisme anglo-français, il ne cache pas le mépris et l'horreur que lui inspirent les déficiences de l'homme blanc dans ce domaine, aujourd'hui comme dans le passé. Tout le long de son ouvrage, l'auteur se fait le champion de réformes qu'il juge nécessaires. Le spectacle d'Eton lui fait jeter un cri en faveur de l'accès à l'enseignement universitaire basé sur les talents et non la fortune. Dans un même esprit, il redoute la naissance d'un néo-impérialisme américain (Chapitre VIII) et refuse d'avance toute tentative à la Halifax en vue de créer ce qu'il appelle un « quatrième Empire ».

Gagnon écrit d'une façon brillante. Il affectionne les phrases courtes et les formules coupées. Il utilise abondamment le langage indirect ce qui ne laisse pas parfois de dégénérer en abus et de le conduire en maintes occasions à des formules ampoulées.

Maintenant qu'il est de retour au pays, il est à espérer que Gagnon s'emploiera à y faire triompher la cause de la démocratie tant politique qu'économique. Les idées exprimées dans *Vent du Large* ont déjà fait l'objet de commentaires à la radio et d'articles de journaux, ce qui sans doute enlève à la valeur intrinsèque de l'ouvrage. Tel quel toutefois, *Vent du Large* constitue un excellent exposé de la thèse libérale adaptée aux circonstances actuelles, dont la lecture s'impose à tous ceux qui sont soucieux de considérer les deux aspects de toute question.

CLAUDE FORGET

## M. BORDEAUX ET SON ÉCOLE

Je commence par François Hertel, au risque de le faire évanouir d'étonnement. Je suis peut-être un curieux homme, frère de M. Anatole Laplante, mais je ne puis penser à mon ami François Hertel sans penser à Henry Bordeaux, et je ne pense jamais à Bordeaux sans penser à Hertel. Il y a des affinités bizarres comme ça. Mais, aussi bien, puis-je justifier mon impression : François Hertel, avec les qualités et les défauts de Bordeaux, depuis deux, trois lustres, me semble refaire la *Croisade des enfants*. Parce qu'il s'adresse aux *jeunes*, aux adolescents ? Surtout, parce que, ainsi que chez Bordeaux, on sent tout à la fois la *bonne intention* et la gaucherie du célibataire devenu père trop tard : je crois que M. Bordeaux s'est marié assez tôt et que François Hertel s'est occupé assez tôt de ses *jeunes*, mais l'impression subsiste.

Tel Bordeaux encore, François Hertel donne toujours de belles espérances, puis il écrit comme tout le monde, voire plus mal que tout le monde : ces deux écrivains devraient commencer leurs livres par la fin, et ainsi l'on serait moins déçu : ils garderaient leur meilleur pour le dernier chapitre, celui dont on se souvient.

Joignez que, dans ses premiers essais, Henry Bordeaux montrait une curiosité méritoire pour les nouvelles formes de l'art : M. Bordeaux jetait sa gourme, tout bourgeois qu'il fût. Et, lorsque François Hertel nous parle de Valéry, de Claudel ou de Dostoïevski, il le fait avec une sorte de défi, comme une digne demoiselle qui conte une grivoiserie. Il n'est pas à l'aise, semble-t-il, et nous de même, pas plus que lorsque Bordeaux traite de Racine ou de la *Religieuse portugaise*.

Cependant, Hertel ne laisse pas de posséder les qualités de Bordeaux. Je m'explique par une parabole. Un jour, Albert Thibaudet prit une page de Bordeaux, élagua les incidentes et les images et les adjectifs que le romancier trop pressé (quand on est pressé, on fait toujours trop long) que l'écrivain avait amoncelés dans sa hâte, et il nous dit : « Voyez, c'est du Jules Renard ». En effet, avec la *Croisade des enfants*, Thibaudet avait fait du Jules Renard.

J'aime beaucoup François Hertel et je vous jure que si, au lieu de nous donner une *édition définitive* (je n'invente pas ce qui est écrit sur la couverture), s'il ne donnait pas une nouvelle édition de *Mondes chimériques*, s'il se contentait de biffer et de réduire de moitié ses ouvrages, nous aurions, sinon du Jules Renard, du François Hertel du moins, un écrivain frère de Roger Brien dont je me plais à faire l'éloge depuis des lustres, lui aussi, parce que je sais qu'ils ont du talent. A François Hertel, en effet, on a envie de dire souvent : « Mais oui, vous avez du talent, c'est entendu, mais, un peu de patience, et laissez-nous passer à un autre, pour une fois... »

Passons à *M. Bigras*. Les remarques que j'ai faites au sujet de François Hertel, je pourrais les répéter au sujet de Mlle Geneviève de la Tour Fondue. De ses romans, je ne dirais pas qu'ils sont mauvais, pas plus que je ne le dirais des livres de Bordeaux ou de François Hertel : seulement, elle n'a pas pris non plus le temps de faire court. L'aventure d'un bonhomme qui se hausse de Saint-Henri à Outremont, il faut avoir le talent du Flaubert de *Bouvard et Pécuchet* pour en écrire l'épopée, ou l'on s'en tient au conte. Mlle de la Tour Fondue a développé tout un roman et elle a perdu tous ses effets. Bordeaux a, du moins l'excuse que ses romans *le paient*.

Mais encore une fois, *M. Bigras* n'est pas plus médiocre que *Mondes chimériques* : lorsque ces deux ouvrages, dans leur édition vraiment définitive, seront raccourcis (je suis sanguinaire pour une fois...) dans leurs proportions normales, nous les lirons avec plaisir.

Et, corrections faites, *Mariages de guerre* vaudra beaucoup d'autres romans. Il est vrai que, si M. Bordeaux enlève à son livre ce tour particulier et singulièrement *femme*, il perdra sa clientèle : vous savez cette façon de tourner autour des questions sexuelles, tout en le disant sans le dire, qui fait penser à ces dames qui s'entretiennent de leurs couches réciproques : dans la littérature bien-pensante, on appelle ça écrire des romans à thèses : pour moi, je pense aux produits pharmaceutiques à

l'usage des dames et dont on lit les réclames poétiques dans les magazines et les journaux.

*Steppes d'Ukraine* de Z. B. Markevitch n'a peut-être pas l'élégance de Bordeaux ni la désinvolture contente d'elle de François Hertel : c'est quand même une histoire de famille et *rembourrée* de bons sentiments, comme le meilleur Bordeaux.

Ces *bons sentiments* : Je ne crois pas, comme Gide l'insinue, que l'immoralité soit la condition de l'œuvre d'art. Mais songez qu'un prêtre n'écrit bien que lorsqu'il oublie le curé (et il y a de merveilleux écrivains ecclésiastiques) et, de même, chaque fois qu'un laïc se croit obligé de revêtir une soutane postiche, dans l'espèce des *bons sentiments* sans nuance, son livre se montre médiocre. Il en est ainsi chez d'autres peuples que le français, et pensez aux clergymen du roman anglais ! Ce serait à croire que la religion et la morale ne sont pas chez elles dans la littérature. Toujours cet air emprunté, ces manières ! Cette poésie à *col romain*, ces romans à *rabats* !

Disons que le roman à thèse et le livre bien-pensant, c'est la dévote et le cagot d'œuvres. La *dame aux œillets* de Cronin m'en serait une preuve à l'envers. Un sujet de Bordeaux, une intrigue d'Ardel, et cela se lit, et cela est charmant parfois. Cronin oublie de moraliser, il ne pense ni aux enfants de Marie ni aux œuvres sociales, ni aux diaconesses : il conte une histoire sans façons et sans prétentions. Et je vous jure que son livre n'est pas immoral, bien qu'il ne tourne pas les pages avec un doigt trempé d'eau bénite et qu'il ne cite pas l'épître aux Galates. Je ne serais pas étonné que Cronin crût en Dieu, bien que je ne lui aie pas demandé ce billet de confession que d'autres écrivains ont toujours à la main.

M. Jules Minne, qui présente *Rythmes solaires* (Editions Constantia, Johannesburg) ne rappelle qu'imparfaitement M. Henry Bordeaux, ou plutôt ce Bordeaux de la poésie, Sully Prud'homme, dont on citait aux classes d'apologétique de mon temps, et en dépit de son incrédulité, quelques poèmes en même temps que *l'Espoir en Dieu* de Musset (« le seul poète philosophique de la langue française », disait celui qui me dégouta du thomisme). Puisque je fais de la critique et que je dois chercher les rapprochements ingénieux, je dirai que M. Minne est le Sully Prud'homme tel qu'il doit être (il n'ignore même pas Valéry) comme Cronin est un Bordeaux tel que je le rêve.

Mais hélas, M. Bordeaux n'est pas un rêve et non plus son école.

BERTHELOT BRUNET

## LE CHEMIN DES ÉCOLIERS *par Jean Bruchési*

Recueil d'articles, dont plusieurs, comme on dit, mériteraient le développement d'un volume, singulièrement les remarques qui touchent l'histoire et l'instruction dans la province de Québec. Cependant, si Jean Bruchési prend le chemin des écoliers, si cet homme ne s'endort pas sur son rond-de-cuir, comme tant de nos intellectuels nantis, et s'il se divertit

dans l'étude, comme nos maîtres des vieux siècles, son divertissement n'est pas un travail plus bâclé. Jean Bruchési, comme nous devrions tous le tenter, a fait deux parts de sa vie, le premier métier et le second, et, dans ses livres, il s'évertue non sans succès à la synthèse des deux. Fonctionnaire, Jean Bruchési se souvient de l'écrivain, et l'écrivain utilise l'expérience du fonctionnaire, ce qui donne de la vie à ses livres.

Comme mon auteur a réussi à donner un nouvel intérêt à la généreuse histoire traditionnelle et qui nous repose singulièrement de l'histoire à thèse, sœur du roman de Bourget et de Bordeaux, il nous laisse lire des propos qui, sous une autre plume, seraient fort ennuyeux. Pour qui lit beaucoup, qui lit trop, ce n'est pas un mince mérite. Si mon professeur de philosophie eût été gratifié de ce don, je n'aurais pas été éccœuré du thomisme et de son ingénieuse naïveté.

Mais pourquoi diable le très honnête Bruchési se croit-il obligé de défendre ses confrères de l'histoire intéressée ? D'abord, ils ont assez de gueule pour se défendre, ils ont toujours des foudres de rechange, et puis Jean Bruchési est trop humble : son histoire généreuse vaut toutes leur politique.

Du reste, Jean Bruchési n'est pas *fundant* comme eux. Lorsqu'il nous défend, c'est le cœur qui parle, non pas l'éternel candidat.

Henri Girard disait qu'il avait toujours un volume d'histoire de Bruchési sur sa table : le *Chemin des écoliers* ne lui en enlèvera pas le goût.

BERTHELOT BRUNET

## L'ART DU THÉÂTRE<sup>1</sup> par Henri Ghéon

Les incrédules et les cagots ont failli l'avoir tour à tour. Je veux dire que les dévôts ont pensé d'abord qu'il verserait dans leurs bondieuseries, et M. Homais avait cru, non pas que Paris vaut une messe, mais qu'une messe exclut le talent : Henri Ghéon faisait la navette entre la *Bonne presse* et la N. R. F. Il quittait André Gide pour rendre visite à M. l'abbé Loutil, le Pierre l'Ermitte des bonnes sœurs. Ghéon écrivait une vie du Curé d'Ars qui pouvait faire plaisir aux dévotes (« Il est donc fin ») et aux hommes d'œuvres plus sérieux : il donnait aussi les *Jeux de l'enfer et du ciel*, qui mettaient à la scène du roman un autre Curé d'Ars et des diabolotins en redingotes qui sentaient malgré tout le plus plaisant moyen âge.

C'est qu'on ne se débarrasse pas du talent comme on veut. Et non plus de l'odeur de sacristie qui prend aux vêtements, comme la naphthaline. L'Œuvre de Ghéon est un chassé-croisé du talent et de la bigoterie, dont on ne sait jamais qui est le vainqueur.

Il renouvelait ainsi l'expérience de Veillot. Par bonheur, les curés de Ghéon sont moins bruyants, et Ghéon dinait moins souvent au presbytère.

1) Editions Serge, Montréal, 1944.

Est-il nécessaire de parler de ce petit livre, maintenant ? La critique de Ghéon manque de cette fantaisie qui anime joyeusement et candidement certaines pièces de son théâtre et plusieurs de ses récits. Souvent, il est tout près de se scandaliser des *mauvais livres*, mais il ne passe pas la mesure. Disons que ce recueil est un commentaire du *Jeu retrouvé* de Marcel Raymond : je préfère le Canadien, ce qui ne m'arrive pas tous les jours.

BERTHELOT BRUNET

## LA POLITIQUE

### LA GRANDE TÂCHE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

Le butin du chroniqueur est à la fois riche et pauvre : riche en faits, pauvre en éléments d'éclaircissement. Les faits : libération de la France, de la Belgique, de la Grèce par les armées anglo-américaines et de la Lithuanie par les Russes; armistices conclus avec la Finlande, la Roumanie, la Bulgarie; occupation partielle de la Pologne, de la Yougoslavie et de la Hongrie par les Russes, de la Hollande par les Anglais et les Canadiens; commencement d'occupation de l'Allemagne à l'ouest et à l'est; en Asie, victoire navale au large des Philippines et crise militaire en Chine.

Sur le terrain diplomatique, six conférences internationales : entrevues Churchill-Roosevelt à Québec, Churchill-Staline à Moscou, Churchill-de Gaulle à Paris; conférence de quarante-quatre nations de l'UNRRA à Montréal; conférence de l'Aviation Civile réunissant cinquante-quatre nations à Chicago; enfin, et non la moindre, la conférence de Dumbarton Oaks où, durant sept semaines, les représentants des quatre puissances mondiales esquissèrent un plan de l'organisation internationale de l'après-guerre.

Enfin, la réélection du Président Roosevelt est sans doute également un événement de portée internationale.

Le dénouement du grand drame de la libération de l'Europe a commencé. Le spectateur qui n'en connaît pas encore la fin, est emporté tantôt par l'angoisse tantôt par l'espoir. Toutefois les facteurs d'encouragement et de désillusion se dessinent plus clairement. Parmi les premiers on compte surtout la révélation de force des mouvements populaires.

Le vent de la liberté souffle sur l'Europe. La libération de la France fut vraiment une « libération », la renaissance de tout un peuple. Certains pourront regretter la violence de son expression. Celle-ci ne

correspondait guère à la « cooling off period » prévue dans les hauts conseils alliés. Comprendra-t-on enfin que des nations vivantes ne peuvent pas être « congelées » pendant une période de gouvernement militaire ? Washington et Londres se sont rendus à l'évidence de la volonté populaire, ils ont reconnu de bonne grâce le Gouvernement Provisoire et, trois jours après que ce gouvernement l'eût proclamée, ils lui reconnaissaient l'autorité civile dans tout le territoire situé hors de la zone de combat.

Souhaitons que cet acte de sagesse facilite la tâche du gouvernement français dans l'exercice du pouvoir et dans l'établissement d'une légalité nouvelle se substituant à l'improvisation de l'administration et de la justice des premiers jours. Aussi faut-il espérer que jusqu'aux élections municipales l'équilibre se maintiendra entre les divers courants populaires qui forment le gouvernement d'Union Nationale.\*

---

\* Les communistes sont certainement mécontents de leur représentation numérique dans le gouvernement et ils protestent qu'elle ne correspond pas à la part que leur parti a joué dans la libération de la France. La dissolution des F. F. I. contient également des possibilités de conflit intérieur. Il y a pourtant lieu d'espérer que la grande coalition formée sous la domination étrangère survivra jusqu'au jour des élections.

La plupart des lecteurs de la NOUVELLE RELÈVE se réjouiront probablement de la révélation du rôle joué dans la résistance par le groupe des Chrétiens Démocrates. C'était un tout petit groupe dans la politique française avant la guerre, dont Ernest Pezet était le porte-parole droit et honnête à la Chambre et à la Commission des Affaires Etrangères, dont Georges Bidault exprimait les vues politiques dans le petit quotidien *L'Aube* et d'autres dans la revue mensuelle *Politique*. L'hebdomadaire *Temps Présent* (successeur de *Sept* et qui paraissait à Lyon jusqu'à son interdiction par Vichy, sous le nom de *Temps Nouveaux*) et Emmanuel Mounier dans *Esprit* inspiraient la philosophie sociale du groupe. Jacques Maritain dont la force inspiratrice fut présente dans tous ces mouvements, et Yves Simon (Voir : *La Grande Crise de la République Française*, Editions de l'Arbre, 1941) continuaient dans l'émigration à témoigner du catholicisme régénéré de la France.

Dans un bref récit de quinze pages qui, bien qu'en anglais, comptent parmi les pages les plus claires et les plus belles qu'il ait écrites, Maritain nous conte dans *Foreign Affairs*, (décembre 1942) l'histoire émouvante de cette petite et courageuse avant-garde des catholiques de France. "Thus were planted in French soil the seeds of reconciliation between two ancient opposing traditions — the France of religious faithfulness and spirituality and the France of human emancipation."

Cette semence a mûri pour une riche moisson. Dans la résistance les Chrétiens Démocrates formaient le « Centre » des mouvements divers. Georges Bidault devint ainsi le Président du Conseil National de la Résistance. Il détient maintenant le portefeuille de Ministre des Affaires Etrangères. Son premier interview à la presse étrangère prouve à nouveau le bon sens et la pensée européenne qui distinguaient autrefois ses éditoriaux dans *L'Aube* : il s'est notamment prononcé contre le démembrement et une désindustrialisation artificielle de l'Allemagne et contre des annexions françaises : « Nous ne voulons incorporer aucun territoire allemand. » Bidault définit le rôle de la France dans la grande politique internationale comme celui d'intermédiaire entre la Russie et les pays Anglo-Saxons « contribuant à réduire les possibilités de friction entre ces deux groupes » ; il soulignait, en refusant l'idée d'un bloc exclusif en Europe occidentale, l'universalité des intérêts européens de la France. « La France doit donner son attention aussi bien à ses amis à l'ouest qu'à l'est de l'Europe. Dans l'intérêt de notre collaboration avec l'est, la coopération étroite avec la Tchécoslovaquie formera une part intégrale de notre politique en Europe orientale ». (New York Times, 12 nov. 1944). D'autres Démocrates Chrétiens dans le Gouvernement Provisoire sont : François de Menthon, l'impla-

Quoi qu'il en soit le Gouvernement Provisoire n'est pas un « gouvernement fantoche » imposé aux Français par les libérateurs. Le commentaire laconique de Général de Gaulle lors de la reconnaissance *de jure* en fait foi : « Le Gouvernement, comme tout le monde, est heureux d'être enfin appelé de son vrai nom. »

Lors de leur entrée à Athènes, les troupes anglaises se sont vues confrontées avec le même sentiment de dignité nationale. Le Gouvernement Papandréou, représentant une coalition de tous les partis (y compris les communistes), semble être l'expression réelle des forces politiques du peuple grec; il s'est prononcé contre le retour du roi.

Bien que notre information soit encore beaucoup plus fragmentaire en ce qui concerne les pays libérés d'Europe orientale, les nouveaux régimes de Roumanie, de Bulgarie et de Finlande, pourraient bien être des véritables gouvernements d'union nationale représentant plus ou moins exactement les forces démocratiques de ces pays, y compris une certaine proportion de communistes. Il ne s'agit pas d'une substitution de gouvernements à la solde de Moscou aux gouvernements fantoches à la solde d'Hitler; et il convient de noter que le traité avec la Roumanie contient une clause explicite à l'effet que les autorités occupantes n'interviendront pas dans les questions intérieures et sociales du pays. Les conditions d'armistice qui furent publiées sont raisonnables en ce qui a trait au montant et au mode de paiement des réparations.

On peut donc se féliciter de la force avec laquelle les peuples se sont libérés aussi bien que de la généreuse sagesse des libérateurs et vainqueurs.

En Pologne d'autre part, le soulèvement héroïque et tragique des patriotes de Varsovie ne trouva grâce ni auprès des Russes ni auprès du Comité Polonais fantoche qu'ils installèrent à Lublin. Ici évidemment, nous sommes en face non seulement d'antagonismes nationalistes séculaires, difficiles à réconcilier, mais aussi de graves fautes de la diplomatie alliée.\*

A l'occasion des conférences de Moscou et de Téhéran, nous avons souligné ici la légitimité des demandes russes visant à une révision de la frontière russo-polonaise et mis les catholiques en garde contre une croisade sur ce sujet délicat. Aujourd'hui, il est peut-être opportun de souligner que, sur le territoire incontestablement polonais, les Polonais ont le droit inaliénable de vivre — en voisins loyaux, bien entendu — suivant leurs propres lois. Ce serait trahir la cause pour laquelle des

---

cable Ministre de la Justice, René Capitant, Ministre de l'Éducation, Pierre Teitgen, Ministre de l'Information et Parodi, ministre des Affaires Sociales (qui fut dans l'illégalité Quartus Cérat, le délégué du Général de Gaulle auprès du Conseil de la Résistance.) Voici des positions de clef ! Il faut espérer que le vote des catholiques de France justifiera cette prééminence des Chrétiens Démocrates dans le Gouvernement Provisoire.

\* « Le New York Herald Tribune » fut le premier à donner l'information, ensuite reprise par la presse mondiale, que l'ancien Premier Ministre Polonais Sikorsky, homme d'État aux vues larges, au moment de l'entrée de la Russie dans la guerre, aurait proposé spontanément de céder à la Russie des régions dont la population était en faible partie polonaise, mais que le Président Roosevelt l'aurait empêché, assurant le gouvernement Polonais de l'appui des États-Unis pour sauvegarder l'intégrité de son ancien territoire. Cette affirmation, à notre connaissance, ne fut pas démentie par les services de la Maison Blanche.

milliers de soldats alliés ont donné leur vie sur tant de champs de bataille si l'autonomie de la Pologne devait être sacrifiée dans un partage de zones d'influences des grandes puissances. Il ne peut pas y avoir de doute qu'en cette dispute, la grande majorité du peuple polonais ne soit pas fermement ralliée derrière le gouvernement en exil du premier ministre Mikolajcic. Le soulèvement héroïque des patriotes polonais contre l'envahisseur allemand n'est qu'une autre expression de la vigueur avec laquelle les peuples d'Europe se battent aujourd'hui pour leur liberté.

Si la spontanéité avec laquelle les mouvements de résistance se sont partout levés contre l'oppresseur nazi et la dignité avec laquelle ils ont reçu leurs libérateurs, laissent présager un dénouement heureux du drame de la libération de l'Europe, la coopération entre les trois grandes puissances, si indispensable à la stabilisation d'un nouvel ordre international présente une source de désillusion.

L'exposé de la situation internationale que M. Churchill fit à la Chambre des Communes à son retour de Moscou est une fois de plus un chef-d'œuvre de diplomatie. On peut s'en tenir — et le grand public s'en tiendra — aux passages affirmatifs comme celui-ci : « Nos relations avec l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques ne furent jamais plus étroites, plus intimes et plus cordiales qu'elles ne le sont à l'heure actuelle. » Quelques-uns seront plutôt frappés par d'autres phrases. Ce discours leur apparaîtra le plus réservé et le plus grave des grands discours du maître de la politique anglaise. « L'avenir du monde dépend de l'action unie de nos trois pays dans les prochaines années. Si cela échoue, tout aura échoué; si cela réussit un vaste avenir pourra être assuré à toutes les nations... La question la plus urgente et la plus brûlante était naturellement celle de la Pologne... J'aimerais pouvoir annoncer à la Chambre que nous avons trouvé une solution à ces problèmes. Ce n'est certes pas faute d'avoir essayé. »

Tout l'exposé de M. Churchill est résumé dans la remarque qu'il n'a pu obtenir que des arrangements provisoires. « These workaday arrangements must be looked upon as temporary expedients to meet an urgency. » L'orateur ajouta toutefois qu'il gardait l'espoir qu'une autre conférence à trois permettrait d'en arriver à des solutions définitives. « Mais je suis absolument certain qu'aucun résultat définitif ne pourra être obtenu avant que les trois chefs de gouvernement ne se rencontrent de nouveau, et j'espère que cette rencontre aura lieu avant la fin de cette année. »

Ce serait peine perdue que d'essayer par des subtilités d'analyse à tirer des conclusions précises d'un texte délibérément évasif et dont les omissions sont peut-être plus significatives que les affirmations. (Aucune allusion n'est faite par exemple aux dispositions concernant l'Allemagne vaincue, ni au traité d'alliance anglo-russe, conclue en 1942 pour une durée de vingt ans).

Il semblerait toutefois qu'un arrangement provisoire ait été trouvé en ce qui concerne « les questions embrouillées des Balkans, où des intérêts de la Mer Noire et de la Méditerranée se confrontent ». L'initiative et la direction des affaires appartiendra aux Russes, sauf en Grèce, où elles appartiendront aux Anglais tandis qu'en Yougoslavie

il y aura une responsabilité conjointe, qui est symbolisée par l'accord que Londres et Moscou imposent aux factions rivales autour du roi et du Maréchal Tito.

Le seul fait certain qui se dégage du discours de M. Churchill c'est qu'il n'existe pas, à l'heure actuelle, entre les grandes puissances un accord de principe sur la réorganisation de l'Europe. En attendant cet accord, l'orateur insiste que les zones d'influence résultant de l'avance des armées soviétiques en Finlande, en Pologne, en Roumanie, en Bulgarie, en Hongrie et en Tchécoslovaquie : des armées anglo-américaines en Europe occidentale et en Grèce et des armées russe et anglo-américaines en Allemagne « vont être révisées à une conférence future, ou lors d'un armistice ou à la table de la Conférence de paix. »

Pourquoi se demandera-t-on, un tel accord n'existe-t-il pas depuis longtemps ? Pourquoi M. Churchill doit-il voyager comme un « trouvère errant de cour en cour » avec mission d'en arriver à des arrangements provisoires qui ne satisfont personne ? Il devait être clair, comme le remarque si justement M. Sumner Welles dans son livre, que les difficultés ne pouvaient qu'augmenter à mesure que la victoire, la distribution des butins approchait ; en 1941 quand les perspectives des Nations-Unies étaient encore plutôt sombres, des concessions mutuelles auraient plus facilement pu être obtenues.

Quels peuvent avoir été les motifs des trois grandes puissances d'ajourner la conclusion d'une entente plus concrète ? La thèse la plus plausible est que chacun des partenaires s'attendait à ce que son pouvoir relatif s'accroîtrait avec la marche des événements. Car quelle était la situation à la fin de 1941 ?

La Grande-Bretagne était une île assiégée, isolée par les sous-marins allemands de ses sources de matières premières, coupée de ses alliés naturels sur le continent ; elle dépendait de l'aide américaine pour sa survivance physique même. Cependant les Anglais pouvaient se dire que leur situation ne pourrait qu'aller en s'améliorant après l'entrée dans la lutte des Etats-Unis et de l'Union Soviétique, que leur poids dans le jeu international s'augmenterait à mesure qu'avec l'approche de la libération, le centre de gravité des affaires mondiales se déplacerait lentement de nouveau vers l'Europe.

Les Etats-Unis étaient pratiquement sans armée ; mais les Américains se trouvaient juste au commencement d'un gigantesque programme d'armement sans égal dans l'histoire, qui bientôt devait maintes fois multiplier leur potentiel militaire — avec tout ce que cela implique en termes de pouvoir matériel et d'influence diplomatique.

L'Union Soviétique se battait autour de Moscou dans ce qui, de loin, semblait une lutte désespérée ; mais les Russes connaissant leurs ressources ainsi que les avantages stratégiques de leur territoire immense restaient confiants qu'ils l'emporteraient sur l'envahisseur. Ils escomptaient le prestige résultant des exploits de l'armée rouge et les atouts importants dont ils jouiraient sur la scène continentale du fait de l'adhésion d'une grande partie des mouvements de la résistance européenne qu'ils s'attacheront par une guerre idéologique dont leurs partenaires de coalition ne surent pas se servir avec la même adresse.

Si ce sont là les mobiles qui ont poussé les trois grandes puissances

à jouer sur l'élément temps, auquel des trois partenaires l'ajournement du compromis de leurs intérêts divergents aura-t-il été le plus fructueux ? Le lecteur en est juge.

C'est à la demande des Américains et des Anglais qu'ont eu lieu à l'automne 1943 les conférences de Moscou et de Téhéran. Les textes de Moscou, quelque incomplets qu'il fussent, donnèrent l'impression qu'on avait tracé les grandes lignes d'une entente des trois puissances mondiales pour l'après-guerre. Nous les avons interprétées ici comme un « compromis à l'échelle mondiale », en prenant soin à souligner : 1) les intérêts légitimes du nouveau facteur décisif sur la scène internationale qu'est la Russie Soviétique; 2) la signification de « l'accord idéologique », qui dans le texte sur la restauration de la démocratie en Italie semblait annoncer une « non intervention » réciproque dans les affaires intérieures des pays européens; 3) l'importance de cette autorité internationale composée de toutes les nations aimant la paix qui devait être établie « le plus tôt possible ».

Les grandes promesses de Moscou attendent encore leur réalisation. Déjà Téhéran, rétrospectivement, apparaît plutôt comme une stagnation que comme un progrès sur les formules de Moscou\*. Il y eut ensuite le traité bilatéral d'alliance tchécoslovaque-russe, (difficilement compatible avec la conception de sécurité collective), et d'autres reniements des principes exprimés dans les pactes de Moscou. Parmi les frictions de plus en plus nombreuses, le conflit polonais prit le caractère d'une véritable crise. Le problème polonais a deux aspects : en général, il s'agit du degré d'autonomie que les petites nations pourront garder dans une organisation du monde régie par les grandes puissances; en particulier, il s'agit d'un conflit entre la Russie et la Grande-Bretagne à propos de la délimitation de leurs zones d'influence en Europe.

C'est la préoccupation anglaise avec la balance de pouvoir en Europe qui devait faire de M. Churchill comme il dit de lui-même, un « trouvère errant de cour en cour », de Québec à Moscou, de Moscou à Paris. Suivant la version officielle, sa conférence à Québec avec le Président Roosevelt n'était dévolue qu'aux problèmes de l'Extrême-Orient; cette interprétation peut avoir semblé utile pour couper court à toute question indiscreète de journaliste sur les incertitudes de la situation européenne, ou encore en vue de la campagne électorale aux Etats-Unis\*\*.

Les réserves qu'a dû s'imposer M. Roosevelt en toute question qui

\* A propos, la seule résolution concrète de Teheran avait trait à la souveraineté de l'Iran. Or, les dernières nouvelles provenant de ce pays ne sont pas trop rassurantes en ce qui concerne la stabilité de ce compromis qui visait les gisements de pétrole et les droits de transit et de mouillage en ce pays central de Proche Orient. Le Premier Ministre de l'Iran qui avait refusé des concessions de pétrole aux Russes fut forcé de résigner ses fonctions sous pression diplomatique russe. Notons que l'Iran est le seul pays où, jusqu'à présent, les armées anglo-américaines et russes soient en contact direct.

\*\* Si elle avait été si exclusivement vouée à l'étude des plans de guerre dans l'Extrême Orient, M. Roosevelt et M. Churchill n'auraient-ils pas plutôt déploré l'absence de leur allié, le Maréchal Chiang-Kai-Chek que celle du Maréchal Staline, dont le pays est neutre dans ce conflit ?

pouvait soulever des controverses tant qu'il était candidat pour un quatrième terme a sans doute largement contribué aux incertitudes de la situation internationale. L'Angleterre, même dirigée par un homme d'Etat de la taille de M. Churchill n'est plus assez forte pour médier entre les deux colosses, les Etats-Unis et l'Union Soviétique. La victoire électorale du Président Roosevelt signifie la victoire de ces éléments progressifs aux Etats-Unis qui sont prêts à prendre leurs responsabilités dans l'établissement d'un ordre international. Même celui qui ne trouvait pas toujours heureuses toutes les initiatives de l'administration Roosevelt dans l'arène mondiale sera réconforté du résultat des élections américaines.

Ce sera maintenant la grande tâche du Président Roosevelt de préciser authentiquement et d'expliquer au monde les buts de guerre des Etats-Unis. On saura gré à Walter Lippmann d'avoir soumis au public un exposé aussi courageux et lucide sur ce qu'il considère être les intérêts vitaux des Etats-Unis et surtout, d'y avoir souligné la primauté des solutions qui ont trait à l'Europe \*. Certes les Etats-Unis ont des intérêts plus directs dans le Pacifique qu'ils n'en ont en Europe. Néanmoins le règlement des questions d'Europe sera plus décisif pour la paix du monde et, par conséquent, pour l'Amérique. Ce que Lippmann propose, c'est la division du monde en une communauté de l'Atlantique dominée par les Etats-Unis et une communauté russe. (Il est bien clair, que la communauté chinoise dont l'auteur parle et les communautés hindous et arabes qu'il prévoit pour l'avenir en Asie ne figurent que comme des formations d'ordre secondaire). M. Lippmann propose que ces deux communautés devraient trouver un accord sur l'Europe par lequel l'Europe orientale et centrale, y compris la Tchécoslovaquie, la Hongrie et l'Autriche serait attribuées à la zone d'influence Russe. A la communauté de l'Atlantique appartiendraient, à part les Etats de l'Europe occidentale, l'Allemagne et la Grèce. Il est peut-être significatif que la Yougoslavie ne figure ni dans l'un ni dans l'autre groupe d'Etats, énumérés par l'auteur. On comprend son dilemme. Selon la parabole de l'auteur, la Russie est un éléphant et les Etats-Unis une baleine, et chaque animal devrait rester dans son élément, c'est-à-dire l'éléphant sur terre. Or la Yougoslavie qui borde l'Adriatique, à la suite des développements militaires de l'armée rouge et de l'épanouissement du mouvement des partisans semble de plus en plus devenir un domaine d'influence russe. C'est là seulement un des moindres points d'embaras de l'auteur; le problème crucial — et là-dessus sa franchise ne laisse rien à désirer — est posé par l'Allemagne qu'il réclame de la Communauté de l'Atlantique, ne cachant pas qu'une autre solution créerait un casus belli.

M. Lippmann dont on admire à la fois l'intelligence et le courage, croit-il vraiment, qu'une telle division de l'unité historique, culturelle et économique du vieux continent soit possible, soit la seule solution qui corresponde aux intérêts américains ? Nous ne le savons pas, mais nous savons puisqu'il nous le dit, qu'à son avis une troisième guerre mondiale sera à peu près inévitable si le compromis d'intérêts entre les deux communautés ne se réalise pas suivant les grandes lignes de

\* U. S. War Aims. Little, Brown, New York, 1944.

démarcation qu'il trace. Alors pour celui qui ne croit pas à son projet il ne resterait que la plus affreuse des alternatives ?

Ce qu'il y a de plus surprenant dans U. S. War Aims c'est la négligence totale des intérêts de la Grande-Bretagne (une tendance, notons-le en passant, qui est encore plus marquée dans *Times of Decision* de l'ancien Sous-Secrétaire d'Etat Sumner Welles). Sans doute, l'Angleterre sortira de cette guerre affaiblie, avec son influence sur les dominions et sur les Indes qui sont devenues les créanciers de la mère-patrie largement réduite. Comme le disait le Maréchal Smuts, elle n'est pas un « partenaire égal dans la trinité des puissances ». Mais le Maréchal Smuts avait indiqué le remède à cette faiblesse quand il invitait — en écartant la possibilité d'une « axe anglo-américaine » — les nations de l'Europe à former, par l'union étroite avec la Grande-Bretagne, « un grand Etat européen qui ferait l'égal des autres colosses dans l'hégémonie des nations ».

C'était une initiative révolutionnaire même si ce n'était qu'en paroles. Pendant plus de cent ans, l'Angleterre s'était opposée à l'unification du continent, en y maintenant un équilibre de pouvoir toujours précaire. Sans l'intervention anglaise, le continent se serait unifié depuis longtemps : sous l'hégémonie française à l'époque de Napoléon ; dans une fédération d'Etats souverains du temps du Congrès de Berlin ; au cours de la Grande Guerre, sous l'hégémonie allemande ; ou encore une fois dans une fédération d'Etats souverains, sur l'initiative française en 1930, lorsque Briand soumit à la Société des Nations, un projet de fédération européenne\*.

Le voyage de M. Churchill et M. Eden à Paris est-il, à l'égard du continent, le signal d'un revirement radical de la politique britannique traditionnelle ? En tout cas, il semble indiquer que l'Angleterre, à la suite de la libération de la France et de la Belgique, considère sa base de manœuvre diplomatique assez renforcée pour pouvoir se dégager un peu de la tutelle américaine qu'elle avait été amenée à subir dans les années de détresse. Le renouement de l'alliance anglo-française à Paris, sur un pied d'égalité du moins officiel, ne correspond sans doute pas entièrement aux idées qu'avait le Secrétariat d'Etat américain en ce qui concernait la place de la France.

La visite des hommes d'Etat anglais à Paris a, en plus, ranimé les spéculations autour d'un « bloc occidental ». L'Angleterre semble en train d'explorer les possibilités diplomatiques du programme que le maréchal Smuts avait développé dans son fameux discours. On remarquera dans ce contexte l'ambiguïté du terme « occidental » et on rapprochera les allusions générales dans la presse à la déclaration intéressante que faisait M. Bidault à la veille des conversations franco-britanniques en ce qui concerne les intérêts français en Europe orientale. Cette déclaration du Ministre des Affaires Etrangères français, répétée avec vigueur ensuite devant l'Assemblée Consultative, y a trouvé un accueil favorable.

\* Voir à ce sujet les mémoires captivants du comte Coudenhove-Calergi : *Crusade for Pan Europe*, Putnam, New York 1943, et surtout le livre pathétique « Europe » du grand patriote français et européen qu'est Edouard Herriot (Rieder, Paris, 1930).

Il faut se garder de tirer des conclusions prématurées. En tout cas, le seul fait que l'Angleterre dans sa politique envers la France ait pris une initiative indépendante de Washington est en soi un changement remarquable. Mais si l'activité diplomatique à Paris présageait en fait un revirement de la politique anglaise suivant les lignes tracées par le maréchal Smuts, cela serait un événement de portée historique : l'abandon par l'Angleterre d'une tradition séculaire de l'équilibre de pouvoir, le premier projet de fédération européenne sur l'initiative anglaise !

Est-ce que les Russes, est-ce que les Américains pourraient accepter de bonne grâce cette solution ? Quatre conditions sembleraient essentielles : 1) Cela devra être une fédération sans hégémonie centralisante, et à l'intérieur de laquelle les différents membres auront assez de liberté pour se « contrebalancer » de façon que la fédération ne puisse jamais poursuivre une politique d'agression militaire; 2) Dans la supervision du désarmement de l'Allemagne, les Russes aussi bien que les Américains devront jouer un rôle permanent; 3) La naissance du patriotisme occidental — cette attitude qui anime les Polonais quand ils se refusent à devenir une zone d'influence russe comme De Gaulle se refusait à faire de la France une zone d'influence américaine — sera décisive; 4) Plus cette constellation promettra de suivre une politique vraiment autonome et indépendante envers les deux autres blocs, plus elle sera finalement acceptable à l'un comme à l'autre. Les Russes doivent être assurés que l'Europe ne fera jamais, de concert avec les Etats-Unis une politique anti-russe — et la disparition de tous les régimes « anti-communistes » fascistes (Franco en Espagne) serait une condition sur laquelle ils insisteraient à juste titre. Les Etats-Unis doivent être assurés que l'Europe ne s'abandonnera jamais à la politique communiste, menaçant ainsi le système économique et le commerce des Etats-Unis.

Utopie ? Pas plus que le système arbitraire des deux communautés que développe M. Lippmann. Qui connaît l'Europe ne peut concevoir qu'une ligne de démarcation — qui vraisemblablement passerait à travers l'Allemagne — puisse séparer deux régimes économiques et sociaux si totalement antagonistes que le capitalisme américain et le communisme russe. Sans le danger de l'éclatement de la troisième guerre mondiale, dont l'auteur des U. S. War Aims, parle si ouvertement, M. Lippmann, a-t-il considéré les migrations de masses qui s'ensuivraient, — des classes possédantes de l'Est vers l'Ouest, des classes ouvrières de l'Ouest vers l'Est où l'ouvrier qualifié jouirait d'une position de classe privilégiée ? Des tensions sociales qui en résulteraient surtout dans la Communauté de l'Atlantique ? A-t-il considéré ce que la séparation de l'Europe agricole de l'Europe industrielle — et ce serait à peu près la ligne que trace l'auteur — signifierait du point de vue économique en interrompant un échange de produits séculaires et qui a créé une interdépendance irremplaçable ?

Une Europe fédérée et autonome occupera en questions économiques et sociales une position bien au milieu entre les conceptions américaine et russe. La démocratie sociale emprunterait certains principes d'organisation de l'économie dirigée de l'URSS, mais garderait les principes politiques qui sont à la base de la civilisation occiden-

taie. Elle serait — comme le dit M. Bidault pour la France — l'interprète et le médiateur entre les colosses de l'Est et de l'Ouest. Pour les Etats-Unis le rôle directeur de la Grande-Bretagne, qui gardera une partie de ses intérêts traditionnels dans le monde anglo-saxon de ses Dominions et de ses colonies, sera une garantie, que cette fédération restera une puissance amie. D'autre part, il ne saurait pas y avoir de doute que sa position économique et sociale d'après-guerre rapprochera l'Angleterre beaucoup plus aux pays appauvris et débiteurs du continent qu'aux Etats-Unis. L'Angleterre aura forcément une économie dirigée. Cette divergence des intérêts des nations anglo-saxonnes s'est déjà fait sentir à Bretton Woods, à la conférence de l'aviation, elle se révélera encore bien plus actuelle lors d'une conférence qui dissertera les problèmes du Commerce international. (La controverse à la réunion des Chambres de Commerce à Rye en donne une idée). L'Angleterre ne peut plus suivre les voies de la « free enterprise ». D'autre part, elle n'est certainement pas prête à se lancer dans l'expérience communiste. Sa solidarité avec le continent y encouragera la grande majorité de ceux qui espèrent que les réformes sociales peuvent s'accomplir dans les chemins d'une évolution progressive.

Entre l'Amérique où règne la liberté politique sans l'égalité sociale et la Russie, où règne l'égalité sociale sans la liberté politique il y a un espace pour une fédération d'Etats européens qui seront plus socialistes que les Etats-Unis et plus démocratiques que l'URSS.

Toutes ces questions demandent une réponse de la part du Président Roosevelt, réélu pour la quatrième fois à représenter les intérêts du peuple des Etats-Unis, le pays le plus puissant dans la société occidentale et, de loin, le plus riche du monde. Sans une clarification de la position américaine aucune stabilisation des affaires internationales n'est concevable. Sans appui matériel généreux des Etats-Unis, le vieux continent ne pourra jamais reconquérir la prospérité indispensable à nourrir ses 400 millions d'habitants; sans son appui moral les nations d'Europe, y compris l'Angleterre, ne pourront à la longue résister à l'assaut de la nouvelle conception de la société qui vient de la jeune Asie. De définir les intérêts de son pays et de les expliquer et faire accepter par les autres nations voici la tâche la plus pressante du Président Roosevelt. L'initiative, est clairement aux Etats-Unis. Sa puissance presque illimitée lui impose la responsabilité morale pour ce compromis des intérêts des grandes et des autres nations, sur lequel le nouvel ordre international de demain doit être bâti.

Un tel rôle est étrangement nouveau aux Américains qui, jusqu'ici vivaient « dans l'âge de l'innocence » (Lippmann), à l'abri des profondes complexités et des graves conflits de l'histoire. De là, une prise de conscience pénible. Encore la position américaine n'est-elle pas définitivement fixée entre trois extrêmes, également naïfs : un isolationisme qui prétend que l'Amérique pourrait continuer à vivre au XX<sup>e</sup> siècle comme elle a vécu au XIX<sup>e</sup>; un idéalisme presque missionnaire, inefficace devant les complexités du « monde méchant », mais dont témoignent encore les 17 points de M. Cordell Hull qui rarement s'attaquent au monde réel; et finalement un impérialisme presque inconscient et

dont on trouvera peut-être certaines traces dans les U.S. War Aims de M. Lippmann.

L'isolationisme est à l'instant une issue repoussée. On rencontre plus souvent une combinaison des deux autres positions. L'un des dangers de cette expression de la mission Américaine et non le moindre, consiste dans le fait que les désappointements auxquels elle est apte à donner lieu pourront faire revivre l'ancien isolationisme. Qu'il s'agisse de l'Italie ou de la Chine, l'empressement à vouloir aider des pays étrangers en les administrant par une dictature bienveillante de militaires américains ne pourra que trop facilement avoir des répercussions qui feront revivre aux Etats-Unis un courant populaire suivant lequel « il vaudrait mieux ne guère se mêler des affaires de peuples étrangers toujours ingrats ».

Les Etats-Unis, peuple jeune sur la scène internationale et pourtant presque tout-puissant, n'ont pas encore établi un système de politique étrangère, une technique constante du règlement de leurs relations avec les autres peuples. Leurs intérêts — vitaux, secondaires et tertiaires — sont globaux et s'étendent à l'Amérique latine, au Pacifique, à la Chine, à l'Europe et à l'Afrique jusqu'au Proche-Orient. « Une liste de priorités » de ces intérêts doit prendre forme. Tant qu'il n'y aura pas un tel éclaircissement, tant qu'il y aura lieu de craindre des volte-face inattendus du colosse américain, l'incertitude persistera dans la politique internationale et M. Churchill voyagera en « trouvère errant de cour en cour » pour n'arriver qu'à des arrangements temporaires qui ne soulagent pas le malaise.

La définition précise des buts de guerre des démocraties occidentales et des Etats-Unis en particulier est aussi le seul moyen de forcer les Russes à mettre de leur côté les cartes sur la table. Là-dessus tout le monde sera entièrement d'accord avec M. Lippmann.

Il faut espérer avec M. Churchill qu'une prochaine réunion des trois chefs d'Etat amènera un règlement définitif des problèmes en suspens. Le programme d'une telle conférence sera à l'échelle mondiale, et dépassera, matériellement comme géographiquement, le nombre des quelques points soulevés ici. Néanmoins, la décision primaire de leur compromis d'intérêts sera celle visant le statut futur de l'Europe. Du succès ou de l'échec des trois grandes puissances dans la solution rationnelle et durable des problèmes soulevés dans cette partie du monde, nous verrons si leur victorieuse alliance de guerre deviendra l'instrument qui garantisse à l'humanité une époque de paix. Autrement, cette génération ne saura que végéter sous la menace d'une autre catastrophe à venir.

RICHARD PIRQUET

RAISSA MARITAIN

# LETTRE DE NUIT LA VIE DONNEE

*poèmes*

« Comme tout ce qui est spirituel et vrai, la poésie de Raïssa Maritain a un charme, une vertu que rien n'épuise. »

GABRIEL-M. LUSSIER, O. P.  
*Revue Dominicaine*

« Mme Maritain est parfaitement maîtresse de son art et sous sa sensibilité, si délicatement et généreusement offerte à la création, on perçoit le vaste courant d'intelligence qui de nos jours a pris conscience de l'esthétique et qui... a modifié profondément l'éclairage intérieur de la poésie. »

JEAN LE MOYNE  
*Le Canada*

« Vers libres, vers réguliers, l'expression de sa poésie est d'une telle transparence, d'une telle pureté, que tout son être s'y révèle. »

ALINE LAURENT  
*Le Quartier Latin*

« ... ces poèmes possèdent une force persuasive qui nous atteint au plus intime. »

PIERRE BOISJOLI  
*Mes Fiches*

*Edition sur vergé Byronic : \$ 1.25*

---

ANNE HEBERT

## Les Songes en équilibre

*poèmes*

*Prix : édition numérotée sur Byronic : \$ 1.25*

---

LE TRAVAIL  
et L'ÉCONOMIE

*Vous assureront*  
LES QUATRE LIBERTÉS



LA BANQUE D'ÉPARGNE  
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

*Coffrets de sûreté à tous nos bureaux*

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

5534

Léon Blum

# L'Histoire Jugera

Voici, sur la politique extérieure de la France, de l'Europe et des Etats-Unis, de 1932 à 1940, le premier livre qui n'ait pas été écrit pour des fins de justification personnelle : son auteur, Léon Blum, qui toute sa vie a lutté pour la paix, a noté au jour le jour, en tentant en vain de les combattre, les progrès de la guerre.

Le lecteur verra apparaître et se préciser l'indifférence ou la lassitude américaine, les divergences franco-anglaises, fatales à la cause de la paix, les complicités intérieures du fascisme étranger, la désaffection des grandes puissances à l'égard de la Société des Nations et qui devait amener son effondrement, le conflit italo-éthiopien, vraie cause de la guerre, le drame tchéco-slovaque et ses conséquences...

L'auteur, chef de parti n'y parle de lui que lorsqu'il présente sa propre défense devant la Cour de Riom, où il a forcé l'admiration de ses ennemis, et fait pleurer ses juges.

Emprisonné depuis près de trois ans, il ne connaît pas ce livre.

## EXTRAIT DE LA PREFACE

*Tous ses actes politiques, souvent incompris, encore mal connus de l'opinion, malgré les révélations du Procès de Riom, ne témoignent que de son amour pour son pays et pour la Liberté du Monde. C'est cela qu'il expie aujourd'hui.*

*En signant cette préface, je n'ai pas voulu seulement remplir un devoir d'amitié, mais j'ai voulu aussi rendre hommage à un homme injustement accusé, et dont l'Histoire assurera, mieux qu'aucun de ses amis, la Défense.*

William C. BULLIT

Prix : \$ 2.00; par la poste : \$ 2.15  
Edition numérotée sur Japon : \$ 10.00

**J.-T. DELOS**

*LE PROBLÈME DE CIVILISATION*

Le plus important ouvrage paru en Amérique depuis  
1939. (2 vol.) ..... \$ 3.00

**GONZAGUE DE REYNOLD**

*LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE*

Première édition du dernier ouvrage du grand écrivain  
suisse ..... \$ 2.00

**YVES THÉRIAULT**

*CONTES POUR UN HOMME SEUL*

Un grand conteur canadien ..... \$ 1.25

**ÉDOUARD MONTPETIT**

*SOUVENIRS*

Le livre le plus important de la saison littéraire . . . \$ 1.50

**EMIL LUDWIG**

*MACKENZIE KING*

Par le biographe de Goethe, Napoléon, Roosevelt et  
Staline ..... \$ 1.00

**MARCEL DUGAS**

*PAROLES EN LIBERTÉ*

Le meilleur livre de Marcel Dugas ..... \$ 1.00

**MOLIÈRE**

*ŒUVRES*

Toutes les grandes œuvres. Introduction et notes par  
Georges Raeders. Collection « Classiques de l'Arbre »  
2 volumes de 320 pages ..... \$ 3.00

**VIGNY**

*ŒUVRES*

Introduction et notes par Fernand Baldensperger.  
Collection « Classiques de l'Arbre » ..... \$ 1.25

**AUGUSTO-J. DURELLI**

*LIBÉRATION DE LA LIBERTÉ*

Comment réaliser la « véritable démocratie » ..... \$ 1.00

**E. AUBERT DE LA RÛE**

*ST-PIERRE ET MIQUELON*

Collection « France Forever », 44 illustrations ..... \$ 1.75

**ANDRÉ GLARNER**

*DE MONTMARTRE A TRIPOLI*

Un grand reportage ..... \$ 1.50

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 

# *La Nouvelle Relève*

**Page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)**

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en  
ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**